

CINQUIEME PARTIE

MALHEUR AUX VAINCUS

CHAPITRE XXI

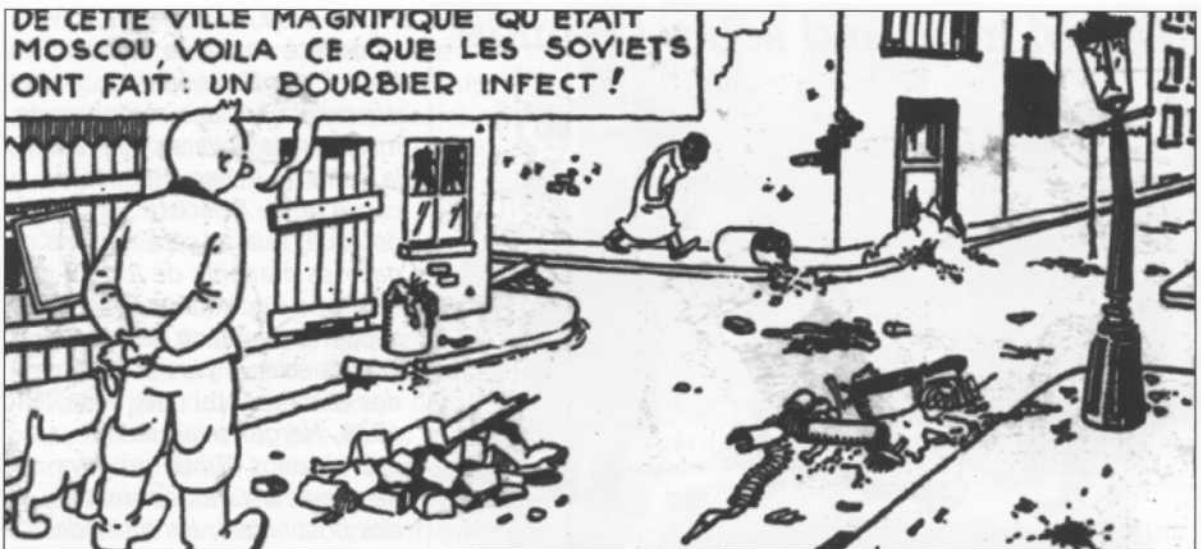
Qui a gagné la Seconde Guerre Mondiale ?

C'est au début de 1943, à Stalingrad, qu'allait tourner la girouette du destin.

Dès alors, sept cent cinquante énormes chars américains Sherman étaient venus sauver in extremis les armées soviétiques sur le point de périr à la Volga.

Hitler eût pu balayer de la carte de l'Europe le Communisme au cours des mois particulièrement victorieux de 1942. Déjà, la Russie avait été coupée de plus de 75 % de ses ressources agricoles et minières, conquises au cours de la première et gigantesque Blitzkrieg de 1941. L'URSS, en 1942, était, en outre, en train de perdre ses richesses pétrolières du Caucase. Elle ne serait plus qu'une proie facile à dépecer au cours de la troisième et dernière Blitzkrieg qui, en 1943, remontant du Don vers Moscou et vers le Grand Nord, liquiderait définitivement l'Empire des Soviets.

Hergé, le précurseur, eût définitivement triomphé ! Imaginez le succès qu'à cette heure-là de l'hallali eût emporté une nouvelle version de "Tintin au pays des Soviets" !...



„L'URSS n'était qu'un géant invertébré, incapable de mettre de l'ordre dans un régime d'irresponsables qui menait, depuis 1917, un peuple entier à sa destruction.“ Ce dont tout le monde sera obligé de recevoir l'évidence aveuglante à l'effondrement du Bloc soviétique était déjà parfaitement illustré par Hergé dans „Tintin au Pays des Soviets“...

L'URSS, à l'été de 1942, était virtuellement perdue.

Il faudrait aux Alliés aveugles cinquante années interminables d'atermoiements pour s'apercevoir enfin, entre 1989 et 1991, que l'URSS n'était qu'un géant invertébré, incapable de mettre de l'ordre dans un régime d'irresponsables qui menait, depuis 1917, un peuple à sa destruction.

Depuis notre jeunesse, puis sur place au front, nous avons scruté les défaillances mortelles du système stalinien. Nous savions que l'heure approchait où nous aurions à accomplir la mission suprême d'accoupler à une Europe régénérée ces vieux peuples de l'Est, mortellement délaissés. Certes, au début, beaucoup d'Allemands avaient cru que ces populations avaient été totalement communisées. D'où certaines erreurs de 1941. Mais quelques mois de contacts nous avaient prouvé qu'à peine 3 % des autochtones avaient été contaminés: ces braves gens aspiraient alors de tout leur être à la fin de cette tyrannie.

Les Soviets, en 1942, ne pouvaient que sombrer dans une faillite militaire clairement indiquée par quinze mois de défaites. Dès la fin de juillet 1942, leurs deux dernières armées du Sud faisaient retraite, en un énorme désordre, à l'Est du Don, vers Stalingrad. Elles étaient à la merci d'un ultime encerclement.

Si le Général Paulus n'avait pas été un pion bureaucratique sans caractère, le knock-out eût été conclu dès la mi-août 1942. Ce pleutre, toujours indécis, fit basculer la victoire finale au moment même où l'affaire était virtuellement dans le sac. Réduits à eux-mêmes, jamais les Soviets n'eussent pu l'emporter. Leurs chefs étaient des primaires balourds. Ils firent périr dix fois plus de soldats que les nécessités des batailles ne l'exigeaient. C'était un spectacle affreux de voir arriver, en troupes énormes et hébétés, ces divisions désordonnées, sans moyens de transport propres, sans radios pour coordonner leurs assauts. Ce n'étaient plus des combats. C'étaient des massacres.

Seul l'effort, aussi gigantesque qu'insensé que fit le Président américain Roosevelt, admirateur aveugle de Staline, sauva les Soviets: quatre cent quatre-vingt-dix mille camions — soixante-dix mille de plus que Roosevelt n'en fournirait à tous les fronts alliés de 1941 à 1945! — des dizaines de milliers d'avions et de chars, des usines entières clefs en main, des milliards de kilos de fournitures les plus diverses, tout, absolument tout fut offert, sans limites, par le Président américain au tyran soviétique, embarbouillé pourtant depuis vingt-cinq ans dans les marécages de sang de ses millions de victimes !

Der Mörder und seine Freunde



Die Grube von Grasznybor bei Smolensk, wo auf dem Gelände des GPU-Erholungshotels Kosogory die Leichen von rund 12 000 ermordeten polnischen Offizieren gefunden wurden
 LA FOSSE DE GRASNYBOR DANS LES ENVIRONS DE SMOLENSK, OU FURENT DÉCOUVERTS, SUR LE TERRAIN DU SANATORIUM KOSOGORY, DE LA GPU, LES CADAVRES DE 12 000 OFFICIERS POLONAIS FUSILLÉS EN 1940 PAR LA GEPEOU.

„Extermination des prisonniers, fusillades massives, consommation dans les goulags glacés“: qui pouvait nourrir la moindre illusion sur la nature du régime stalinien après la découverte des fosses communes de Smolensk ou de Katyn ? (dessin de Jam, dans la „Brüsseler Zeitung“ du 15 avril 1943).

Par la suite, pendant les cinquante ans de la "Guerre froide", les Etats-Unis dépenseraient des centaines de milliards de dollars pour réparer la gaffe de Roosevelt ! Mais à cause de ce belliciste sardonique, quatre cent millions de pauvres manants de Russie et d'Europe Centrale auraient à supporter, au long de près d'un demi-siècle, le plus effroyable des calvaires, tel que, dès 1929, Hergé l'avait laissé prévoir dans "Tintin au pays des Soviets": l'extermination des prisonniers, les fusillades massives, la consommation dans les goulags glacés. Puis, après la guerre, l'écrasement de Budapest et de Prague par les chars du K.G.B. ! Le sang de ces millions de victimes rejaillit sur Roosevelt ! A cause de lui, l'Europe de l'Est, mise à l'encan, a souffert un martyre de cinquante années. Même alors

qu'elle n'en pouvait plus, ni l'Occident démocratique, ni les Etats-Unis, pétant de richesse et de puissance, ne feraient un geste pour la soulager.

Ce seraient les peuples de l'Europe de l'Est, et eux seuls, qui, à bout d'exaspération, à partir de 1989, feraient explosion, successivement, à Varsovie, à Budapest, à Prague, à Berlin, à Bucarest, à Sofia, à Moscou enfin, et se libéreraient eux-mêmes !

En 1943, certes, les Européens de l'Occident, envahis par le Reich de Hitler, pouvaient ressentir des inquiétudes. Cette Europe dont on sentait qu'elle naissait, comment se constituerait-elle ? Comment en seraient respectées les caractéristiques nationales ?... Beaucoup étaient rongés de doutes.

Il existait pourtant, parmi les élites de vingt pays européens, une grande espérance: les Allemands, à partir de juillet 1941, n'étaient plus seuls à pouvoir décider. Des centaines de milliers de jeunes combattants non allemands étaient en train de conquérir, au Front de l'Est, le droit de parler. Et celui de se faire respecter. Seul l'appui accordé aux Soviétiques de 1942 à 1945 par le gang rooseveltien a permis à un sauvage au génie élémentaire comme Staline de s'assurer, pour un demi-siècle, la domination d'un Empire Rouge plus vaste à lui seul et plus peuplé que tout ce qu'avaient pu, en deux mille ans, imaginer les premiers bâtisseurs de l'Europe.

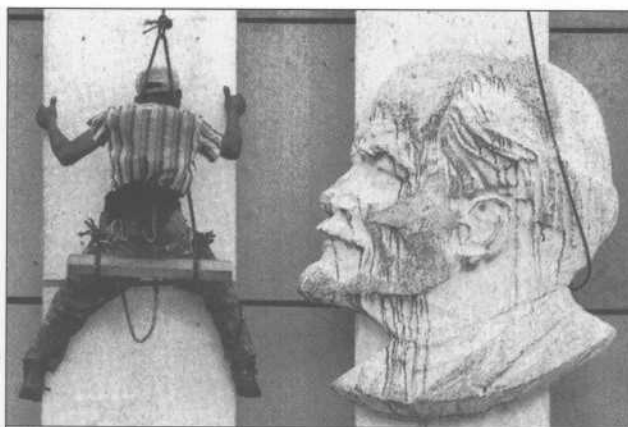
Route libre à Staline pour parvenir à quoi? A d'épouvantables génocides, au chaos, à vingt peuples ruinés, économiquement trucidés ! On l'a vu ! Brillante affaire ! Et qui sait si jamais ces dégâts pourront être réparés ?...

Après 1989, on a culbuté, à travers les Russies et leurs fiefs européens, les statues géantes de Staline qui encombraient les places publiques. Quand jettera-t-on à bas, aux Etats-Unis, les souvenirs de Roosevelt, sans lequel Staline en Europe, n'eût jamais pu résister ? Et moins encore eût pu engloutir, en 1945, cent millions d'habitants de l'Est du Continent ?... Roosevelt, l'Histoire le dit aujourd'hui déjà, fut pour les Soviétiques le Père La Victoire, comme en France, Clémenceau l'avait été à la fin de la Première Guerre Mondiale, en 1918.

*L'Europe nouvelle en gestation met-
trait trois ans pour être abattue. De
Stalingrad jusqu'à Berlin, la retraite des
armées européennes —allemandes et non
allemandes !— se poursuivrait fantastique-
ment pendant mille jours !*

Mille jours !

*En 1940, il avait suffi à Hitler de
trois jours, à Sedan, pour liquider la
France. Si les armées du Front de l'Est
n'avaient pas supporté, avec un héroïsme
presque inimaginable, pas à pas, mort par
mort, cette retraite d'une ténacité fabuleu-
se, Staline fût arrivé à Paris bien avant De
Gaulle et les Yankees ! L'Occident entier eût sombré dans le stalinisme en 1943 ou en 1944 au
plus tard: il eût connu, comme les Polonais, les Tchèques, les Hongrois, les Roumains, les
Bulgares, cinquante années d'écrasement absolu ! On aurait planté des statues géantes de
Staline à Bordeaux, à Lyon, à Carcassonne ! Et à Séville !*



*Après tant d'années d'oppression, pouvoir enfin déboulonner
l'odieuse ferblanterie marxiste, léniniste, stalinienne...*

*C'est ce sort que ceux qui nous insultent stupidement aujourd'hui eussent connu si, un
seul jour, avait failli la résistance épique que nous menâmes mille jours et mille nuits, de la
Volga au Don, du Dniepper au Danube, de la Vistule à la Sprée !*

*Roosevelt —tel sera le verdict de l'avenir— ouvrit à Staline les portes de l'Europe de part
en part. Seule la lutte inouïe des combattants du Front de l'Est put en bloquer les accès, in
extremis, entre Lübeck et Venise.*

*Des années après la catastrophe, les mêmes Allemands et les mêmes Japonais qui, en
1945, avaient paru broyés à jamais, reconstituèrent de toutes pièces, avec une énergie exem-
plaire, les deux grands pôles de vie que sont l'Europe et l'Asie.*

*Quant aux démocraties tapageuses et vantardes d'après 1945, on eut cinquante ans
pour les observer: elles n'ont été absolument pour rien dans la culbute des Soviets en 1989.
Elles furent, elles, tout juste capables, en 1944 et en 1945, de se livrer sur leur propre sol, sous
prétexte de "résistance", aux pires exactions et atrocités.*

*Alors oui, au bout de
quatre années d'attente, sou-
vent sans risques, lorsqu'ils
furent bien sûrs que tout danger
avait disparu, les incapables de
1940 se vengèrent !*

*Hergé, et des centaines
de milliers de braves gens, en
France comme en Belgique,
apprirent alors ce que signifiait
"l'intolérance aveugle" !*

*Je voudrais maintenant
que le public, trompé cent fois,
fasse un effort pour essayer
d'assimiler sur le tard la vérité
que, pendant un demi-siècle, on
lui a tue.*



*„Après le Bosphore et les Balkans, nous avons la Finlande sautée
champignons, l'Europe sauce tartare“, dessin de Jam
(„Brüsseler Zeitung“, 5 septembre 1943).*

La Belgique à la sauce Hitler

Pendant l'Occupation, au temps où Tintin découvrait pittoresquement aux lecteurs du "Soir" les secrets de "L'Etoile Mystérieuse", les Belges avaient-ils été spécialement maltraités ?... Ou les Français ?... Ils n'étaient pas, c'est certain, entrés avec Hitler dans un paradis à la Mahomet, se délassant entre les mets les plus savoureux et se rinçant l'œil au spectacle de corps ondoyants d'odalisques callipyges ! A la réalité, un Tintin excursionnant avec Milou dans l'Europe occupée eût difficilement pu, en 1944, décrire un spectacle aguichant !

Tout n'était pas merveilleux, c'était évident, malgré les mirifiques chapeaux à fleurs exhibés par des Bruxelloises huppées aux Concours Hippiques ! Certes on mangeait de la dinde dans quelques restaurants semi-clandestins; on trafiquait, de-ci, de-là, des jambons ardennais, gros et luisants comme le nez du banquier Blumenstein. Mais ce n'était pas le cas pour la plupart des "occupés". Le Belge moyen, mâche-dru au naturel, sentait fondre sa ligne. Les pommes de terre frites sont, normalement, des cierges allumés en buissons, chaque jour, à l'autel sacré de ses ripailles. Il entend manger à sa guise et non croustiller, se déboutonner largement à l'heure du pousse-café.

Ce n'était plus exactement le cas.

Pour obtenir quatre carottes, il fallait présenter une liasse de tickets, Tintin devait pédaler jusqu'à des villages lointains s'il voulait se payer une tranche de cramique. Dénicher un poulet pas trop maigrichon, c'était gagner le gros lot !

Toutefois, si, dans l'ensemble, le contribuable français ou belge gérait prudemment ses rations, il tenait le coup.



Dans ce dessin des „7 Boules de Cristal“ publié dans „Le Soir“, au plus noir de la guerre (août 1944), Hergé ne choquait nullement en dessinant la table du petit-déjeuner de Tintin: théière, pot de lait, sucrier, œuf à la coque, porte-toasts attendant leurs tranches de pain, confiturier et plat de fruits (raisins, pommes, poires).

Hergé pouvait même, sans scandaliser personne, décrire dans ses albums, tout naturellement, le menu de Tintin à son petit-déjeuner: café au lait, toasts, confiture, œufs à la coque et fruits. Dans son "Mourir debout", le futur ministre communiste Demany se maintenait en forme au petit matin en s'envoyant le même petit en-cas.

Un certain nombre "d'occupés" avaient perdu quelques kilos, mais le Belge en a presque toujours dix ou quinze en réserve !

Aujourd'hui les médecins vous soutirent des milliers de francs pour éliminer les boudins grasseux qui festonnent de nobles corpulences: Hitler, en Belgique et en France, en 1944, le faisait gratuitement !

Les Allemands réclamaient aux pays occupés de la main d'œuvre? Au début, immédiatement après la débâcle de 1940, les Belges étaient partis d'eux-mêmes empocher de gros salaires dans le Reich.

Il ne s'était pas agi de quelques travailleurs mais de plus de cent mille travailleurs, dans la seule Belgique, tous bel et bien volontaires! Les statistiques sont là. On ne les montre plus jamais, mais elles existent toujours, longues comme des pèlerinages. En France, il en était de même. Le futur chef du parti communiste français, un bravache balourd nommé Marchais, était parti tout guilleret boulonner confortablement à la fabrique allemande d'avions de guerre de M. Messerschmidt.



Prisonniers français au travail dans une usine allemande.

Après, l'enthousiasme avait baissé car les Alliés avaient commencé à bombarder l'Allemagne. Partout les maisons sautaient. Il avait fallu aller se loger dans des baraques, collées aux usines mêmes, et donc particulièrement visées par les bombardiers de Churchill et des Etats-Unis.

La guerre s'aggravant, les ouvriers du Reich avaient été mobilisés en masse. Ils partaient vers Léningrad ou vers Maïkop: le ministre allemand Sauckel, un excellent homme, père de onze enfants, avait dû ordonner des réquisitions de main-d'œuvre un peu partout à l'étranger.

D'où la naissance des premiers maquis.

D'où, aussi, des trains où les "requis" devaient s'empiler par certaines.

Souvent d'ailleurs, les wagons se vidaient avant d'atteindre la frontière allemande. Un jour, l'un de ces transports était arrivé à Aix-la-Chapelle en n'amenant plus avec lui qu'un seul réquisitionné, très sûr de ne pas aller plus loin ! En effet, il était cul-de-jatte !



Les prisonniers et les travailleurs requis étaient également occupés à la ferme.

Ces racolages d'ouvriers belges ou français, ou hollandais, ou serbes, emmenés contre leur gré vers les usines du Reich indignaient l'opinion. Celle-ci se colérait. C'était normal.

Mais, enfin, qu'étaient ces envois de travailleurs réquisitionnés à côté de ceux de centaines de milliers de Flamands et de Wallons qu'au début du siècle précédent, Napoléon avait expédiés, sans trop d'états d'âme, non pas vers des usines, mais, tout crûment, vers ses sanglants champs de bataille de Wagram, de la Bérésina, de l'Extramadure ou de l'Illyrie !

Ne voyez-vous pas, cependant, des troupeaux de Belges, béats, confits, aller à Paris, chaque année, se prosterner devant le tombeau du même Napoléon, aux Invalides ?...

Plus de cinquante mille Belges, enrégimentés de la sorte contre leur gré, avaient laissé leurs os au Tage ou au Danube, au siècle précédent, pour la gloire d'un Bonaparte! Cinquante et un mille ! C'est à dire autant qu'il tomba de Belges pour leur patrie au long des quatre années de la Première Guerre Mondiale 1914-1918 !



„Les Allemands étaient repartis, entassés souvent sur les attelages les plus hétéroclites..“

Napoléon n'avait pas regardé aux frais ! Il faisait l'Europe à sa manière. Mais ses futurs sujets avaient, pendant quinze ans, payé le prix fort.

Des fonctionnaires allemands coiffaient, entre 1940 et 1944, les populations occupées?... D'accord aussi ! Mais il s'agissait de superviseurs militaires, sans plus. Hitler ne s'était jamais cru autorisé à installer des émissaires de la Wehrmacht aux postes d'orientation de l'opinion.

Qu'était-ce à côté des intrusions multilatérales de Napoléon, coiffant,

notamment, tous les diocèses de Belgique d'évêques de nationalité française ! Tous ces prélats impériaux nommés à Malines, à Gand, à Bruges, à Liège, à Namur, à Tournai, étaient, sans aucune exception, aussi bien en Flandre qu'en Wallonie, des ecclésiastiques de nationalité française, ignorant la langue de la majorité des habitants, les Flamands !

Le cardinal-primat de Malines lui-même était citoyen français, Monseigneur de Prat, espion insigne au surplus, qui mouchardait vilainement son clergé près de la Gestapo impériale de cette époque !

Vous imaginez les cris des Belges si Hitler avait installé sur le siège archi-épiscopal de Malines un Cardinal prussien? Ou le Cardinal Innitzer, amené de Vienne ?... Ou un policier pieusement ensoutané ?...

Les Belges qui, à travers toute leur Histoire, ont été occupés par tout le monde, n'ont jamais aimé leurs occupants.

Les Allemands qui y imposaient provisoirement leur autorité n'étaient que quelques centaines. Quelques centaines de trop aux yeux des occupés. Des vieux pépères, souvent. A la fin d'août 1944, ils avaient détalé de Bruxelles sans trop faire de vent.

Des héros belges impavides, une fois le danger disparu, avaient liquidé, sans trop de cérémonies, les derniers retardataires. L'un d'entre eux, qui avait tenu à retourner chez lui rasé de frais, avait eu le cou tranché par le barbier. Près de La Roche-sur-Ourthe, à Rendeux-Haut, des blessés allemands du Front de l'Ouest avaient vu leur infortune promptement éliminée en se faisant assassiner.



Soldats allemands en retraite en 1945, massacrés par des résistants à Court-Saint-Etienne.

Mais, dans l'ensemble, le décrochage s'était effectué sans bagarres exagérées. On s'était à peine aperçu que les Allemands étaient repartis, entassés, souvent, sur les attelages les plus hétéroclites.

Les Belges, au cours des hostilités, de 1940 à 1944, avaient-ils été particulièrement belliqueux ?...

Pas spécialement !

Il faut le dire en toute loyauté: à la fin de mai 1940, plus de 80 % avaient été collaborateurs. Les plus acharnés des anti-Allemands le reconnaissent. On cousinait presque. Avec le temps, le climat s'était gâté. On s'était mis à arrêter des trafiquants trop dynamiques et certains curés trop éloquentes. Puis ce fut l'apparition de ceux que l'on commença à appeler des "résistants".

Etaient-ils nombreux? En tout cas, ils n'étaient pas très effervescents, tuant plus facilement en Belgique des Belges que des Allemands.

Avaient-ils couru en masse à Londres, où les conviaient assez cyniquement les Spaak et les Pierlot ?

Pour aller soutenir à Londres l'effort de guerre des Alliés, ces "résistants" ne seraient qu'une poignée. Il ne s'en trouva qu'à peu près 2100 pour s'engager dans la maigre Brigade, dite Piron, qui, au nom de la Belgique de Londres, s'opposa, sans grand feu d'artifice, aux Allemands sur les champs de bataille de l'Ouest. Elle ne débarqua en France qu'un gros mois après tout le monde !

Quant aux "résistants" de l'intérieur, on estimait, au printemps de 1944, qu'il y en avait environ neuf mille pour toute la Belgique. Aussitôt après la guerre, ils deviendraient quarante ou cinquante fois plus nombreux, tous des Vercingétorix et des Bayard, se multipliant comme des asticots. On les a, depuis lors, tapissés de décorations. Environ un million de médailles. Ils se rassemblent encore de temps en temps, dans des "chochetés". Avec un drapeau, des torches, des tartines, ça fait héroïque !

Il faut certes, saluer bien bas ceux qui, vraiment, dans ces temps hasardeux, furent des braves. Certains se firent fusiller. Ils firent honneur à leur pays. Mais là non plus, il n'y eut pas de bousculade. Combien furent ils? Un pour cent ? Ou moins ? Beaucoup moins ?... Qu'était-ce à côté des cinquante et un mille héros qui, entre 1914 et 1918, étaient tombés glorieusement pour défendre la Belgique !...

Normalement, on eût pu penser que ce peuple belge, qui avait louvoyé si longtemps, et qui, vers la fin seulement, s'était mis à ruer dans les brancards à petits coups de pattes presque symboliques n'exagérerait pas à l'heure de la liberté retrouvée. Il n'en fut pas du tout ainsi. Ce n'est ni de la bière ni du vin, ni du champagne qui coulerait à flots après septembre 1944, ce serait du sang, le sang de centaines d'assassinés, et les larmes de quelques cent mille familles d'incarcérés. Les foules sont cruelles et lâches. Mais on pouvait difficilement imaginer que, dès la disparition de la Wehrmacht, un tel fleuve d'horreurs allait se déverser sur la Belgique. Il est vain de le nier. Ce fut infect. Partout on se jeta sauvagement sur quiconque était sensé avoir eu une accointance, si ténue fût-elle, avec l'occupant.

Généralement, d'ailleurs, on se contenterait d'assouvir des rancœurs commerciales, des rivalités de voisinage, ou des jalousies dues à des histoires de jupons.

*Sous n'importe quel prétexte, on dénoncerait alors n'importe qui: 682.814 dossiers judiciaires seraient ouverts !
Oui, 682.814 dossiers !*

C'est-à-dire qu'on allait souiller, déshonorer, en quelques semaines, le tiers des familles à travers la Belgique !

Le doux Hergé avait été ramassé dans le tas.



Charleroi, septembre 1944: des „collaboratrices“ sont tondues et humiliées par des „résistants“.

HERGÉ SOUS LES VERROUS

C'est dans cette atmosphère de haine, de vengeance et de salauderie que Hergé, le père de notre cher Tintin, se fit arrêter le 3 septembre 1944.

Parlant de cette "Libération", le Ministre d'Etat Devèze, déclarerait, plus tard, sarcastique: "Vingt mille Belges super-patriotes, rentrés de Londres, se heurtèrent à huit millions de suspects dont quatre millions au moins étaient coupables !"

Pour des centaines de milliers de ceux-ci et de celles-ci, le compte était bon: la prostituée qu'avait honoré, un soir de vague à l'âme, un occupant esseulé, la serveuse ignare qui avait nettoyé quatre gamelles à une quelconque popote de la Wehrmacht, la petite paysanne qui avait vendu en fraude un canard à un rexiste, devenaient instantanément des ennemis redoutables de la nation. Les autorités revenues de Grande-Bretagne encourageaient elles-mêmes très vivement au mouchardage: le ministre de l'Intérieur du Bus de Warnaffe, un bouffon bouffi dit Gugus de Warnaffe, demanda, par voie d'affiche, que nul Belge ne manquât à son devoir sacré de dénonciateur ! Des policiers s'improvisèrent par milliers. Résistants d'après le coup, ils jaillissaient de partout comme des moustiques; ils sautaient sur n'importe qui, torturaient, violaient, assassinaient. On incarcérait n'importe qui, pour n'importe quoi. En un seul jour, le créateur de Tintin, Hergé serait arrêté successivement par quatre bandes différentes !

L'épuration n'est pas achevée

**Vous pouvez apporter
votre appui à l'œuvre de la justice**

Dès les premières heures de la libération, la police et les organismes de résistance ont entrepris le travail ardu de l'épuration. La chasse aux traîtres, aux collaborateurs et aux suspects connus dans nos villes et nos campagnes, s'est poursuivie avec un zèle si grand que des erreurs ont été commises. Elles étaient fatales et ne sont du reste pas si nombreuses qu'on pourrait le croire.

Mais chaque jour on signale d'autres arrestations à opérer. Tel individu travestie par la colonie allemande, tel autre qui avait ses petites et grandes entrées à la Kommandantur sont en liberté. Malheureusement, ces dénonciations, outre qu'elles sont fréquemment anonymes, manquent de précision.

Est-il besoin de dire que tout bon citoyen a le devoir de prendre ses responsabilités et d'indiquer lui-même, à la police ou à la gendarmerie, les raisons qu'il a de soupçonner ses indésirables ?

Qu'il y en ait encore en notre ville et ailleurs, on n'en peut pas douter. Tous les collaborateurs, tous les agents boches ou pro-boches ne se sont pas empressés de fuir comme des chiens galeux le pays libéré. Ils s'en sont bien gardés ! Passe encore les mercenaires ou les illuminés notoire. On comprend que les suppôts de la feidgendarmerte ou nos échovins rexistes n'aient osé affronter la colère du peuple et les foudres de la Justice. Ceux qui se sont cachés ne portent

pas généralement des noms connus du public. Ils se dissimulent sous de fausses identités et portent ostensiblement des couleurs belges ou alliées à leur boutonnière. Il se est certainement qui se promènent le brassard des partisans au bras.

Ce sont eux-là, des agents de la Cinquième Colonne, qu'il faut repérer, traquer, s'employer et livrer aux autorités. Il y va non seulement de l'intérêt des opérations militaires mais de notre propre sécurité.

On nous dira : c'est le rôle des policiers, des gendarmes et de la Sécurité belge. Sois sans doute. Mais si quelque heureux hasard nous permet de déviller leur jeu, de percer à jour leurs basses manœuvres, il est de notre devoir de ne pas hésiter une minute, d'abandonner nos occupations et de courir au poste de police le plus proche pour l'avertir avec le maximum de renseignements recueillis.

Si nos soupçons tombent à faux, les enquêteurs mis sur la piste ne tarderont pas à découvrir leur inanimité, mais le danger est trop réel pour que tout Belge n'apporte pas, lorsque l'occasion s'en présente, son aide complète pour l'écarter.

Si des espions à la solde des boches se cachent chez nous, notre haine de la faune hitlérienne doit être agissante et nos efforts doivent être conjugués pour que leur clique innombrable soit traquée et capturée à bref délai.

Dans mon ouvrage "Lettres à mon Cardinal", — interdit aussitôt en Belgique, bien sûr! —, j'ai publié tout un dossier sur ces horreurs. J'ai cité les noms, les patelins, les victimes, les bourreaux. Des milliers d'exemplaires de mon livre ont circulé à travers la Belgique. Gil, l'extra-vagant Georges Gilsoul, le propagandiste motorisé qui eût refilé l'œuvre du Marquis de Sade à Dieu le Père, en vendit à lui seul neuf cents.

Le communiste Demany à tête de petit oriental fouinard, que Pierlot, après son retour de Londres, avait installé comme ministre dans son gouvernement, osa écrire ces lignes, dignes des pires sadiques du Guepeou: "Nous fûmes en proie à une haine intégrale. Toutes les ruses, tous les moyens étaient permis. Quelque chose de formidable nous bouleversait et même, avouons-le, une inextinguible soif de sang. Cette haine animait chacune de nos actions".

Et quelles actions !

Je ne vais vous en citer que quelques unes. Si, après m'avoir lu, vous n'êtes pas suffisamment édifié, essayez de retrouver chez un bouquiniste un exemplaire de mes "Lettres à mon Cardinal". Tout y est.

*Appel à la délation dans la „Presse verviétoise“
(21 septembre 1944)*

Voici, à titre indicatif, le témoignage d'un magistrat belge, le seul qui se soit risqué à de telles révélations, le Substitut Rouch. Avec cinq ans de retard, cet homme de loi a eu le courage —tardif, mais il l'a eu !— de vider son sac dans "La Libre Belgique" du 10 mai 1950. Rouch rapporte ce qui s'est passé dans la grosse localité de Wasmes, tel que son enquête officielle l'a établi :

"Une section intitulée 'Service judiciaire' fut créée, s'arrogeant le droit d'arrêter, détenir et interroger des personnes. D'après les nombreux témoignages, il est acquis que hommes et femmes furent maltraités, battus sur une table et brûlés, tandis qu'un pick-up tonitruait toute la journée, sans toujours parvenir à couvrir les cris des victimes.

Paul Colman en faveur de qui intervint un non-lieu, fut dépouillé de ses vêtements, lié sur une table et matraqué. Tombé sur le sol, il y reçut de sauvages coups de pied.

Simon Koriankoff, acquitté par le Conseil de Guerre, avait également subi des 'interrogatoires renforcés': lié sur une table, il eut le poignet gauche brisé, et fut brûlé aux jambes au moyen de poudre à cartouches. Rose de Moustiers, épouse F. Liénard, fut arrêtée le 26 septembre 1944, alors qu'elle était sur le point d'être mère. En présence de plusieurs détenus et commandants des Patriotes Armés, elle fut frappée à coups de poing, matraquée, puis subit le même traitement, liée sur une table. Après qu'un sac lui eut été passé sur la tête et le haut du corps, la malheureuse fut abandonnée dans les couloirs où elle mourut peu après.

Armand Fauvaux, qui ne fut pas inquiété par l'auditorat militaire, subit les sévices en l'absence de témoins. De la cave où ils étaient enfermés, d'autres détenus entendirent des cris perçant la musique, puis le bruit d'un corps tombant lourdement sur le sol. La nuit suivante, alors que Fauvaux, ensanglanté, gisait sur une couchette, les Résistants Armés se livrèrent sur lui à des brutalités sans nom. Au petit matin, il rendait le dernier soupir".

Conclusion scandalisée du Colonel Lovinfosse: "On avait compté plus de cent mille arrestations, les garde-chiourmes pratiquaient la torture".

Voici, pour illustrer cette déclaration, quelques cas précis de ces exactions, tels qu'ils furent publiés par "Europe Magazine", le plus important magazine belge de l'époque (torpillé lorsqu'il se fut révélé indépendant !). Les faits se passent, cette fois, à la caserne du Petit Château à Bruxelles. La Caserne du Petit Château ! Donc, un centre officiel !

"Le détenu B. fut forcé de manger ses propres excréments. Un prisonnier dut être transporté à l'hôpital parce qu'à la suite des coups il avait les parties génitales si gonflées qu'il ne pouvait plus uriner. Le boucher A. fut tellement travaillé à coup de matraques, qu'après l'opération, il avait un œil exorbité. On obligeait également les prisonniers à uriner à la manière des chiens, à quatre pattes, en levant une jambe, à se mordre mutuellement, à se frapper entre eux, toujours à la manière des animaux."



„Collaboratrice“ tondu et marquée d'une croix gammée sur le front (Lanaken, Limbourg).



Pour contourner l'interdiction de diffusion des livres de Léon Degrelle, le fidèle Georges Gilsoul, ancien légionnaire de 1944, fut d'une aide précieuse pour approvisionner à travers toute l'Europe (à bord d'une Vespa!) les librairies acceptant les ouvrages de son ancien „Commandeur“...

Autre fait typique. Il s'agit d'une femme, une femme mariée à qui on avait coupé la moitié des cheveux le 10 septembre 1944. On l'avait livrée ensuite à une virago appelée Tante Jeanne:

"Madame A. fut alors conduite dans la cour intérieure. Des hommes et des femmes y étaient rassemblés.

La fameuse Tante Jeanne lui coupa le reste de ses cheveux et lui peignit une Croix Gammée sur la tête. Ensuite, la prisonnière dut enlever ses vêtements et enlever sa culotte. Tante Jeanne lui peignit successivement des Croix Gammées sur les seins, le ventre et les fesses. En présence des autres prisonniers, Madame A. dut alors marcher en tenant ses vêtements relevés de manière à ce que tout son corps fut bien visible. Elle fut photographiée ainsi. Après ce traitement, Madame A. fut placée dans un panier et deux prisonniers durent la porter en faisant le tour de la cour; ensuite, deux prisonniers durent la coucher dans un cercueil de façon à ce que seule la tête restât à l'air libre. On fit à nouveau des photos. 'Tante Jeanne' disait: 'Nous allons un peu essayer le cercueil pour voir s'il est à votre mesure...'; ensuite, Madame A. dut faire six aller et retour sur la chaussée avec les vêtements relevés pour que les Croix Gammées fussent bien visibles.

La foule criait: 'Putain allemande ! Qu'on la pendre ! Qu'on la fusille !' A la fin, un casque allemand sur la tête, Madame A dut prendre place sur une voiture. Elle devait y faire le salut hitlérien. La voiture fit plusieurs allées et venues tandis qu'on couvrait la prisonnière d'insultes. Madame A. dut régulièrement jour et nuit se montrer à la fenêtre.

Quinze jours après, il apparut que Madame A. n'était pas coupable et qu'il y avait eu erreur !"

Autre "erreur": mais, cette fois-ci, un enfant allait en mourir ! Il s'agit de Madame H., de Putte:

"Je fus arrêtée le 2 octobre. Dès mon arrestation, je fus maltraitée à Putte. J'étais enceinte depuis juillet. Quand je me plaignais auprès des Partisans des douleurs que je ressentais, ils me lançaient les pires obscénités. Ils me frappèrent au visage et sur la tête. On m'enferma alors dans une cave. Dès le deuxième jour, j'avais dit que j'étais enceinte mais personne n'y prêta attention. Je fus maltraitée par une femme qui m'arrachait les cheveux de toutes ses forces en criant: 'Il faut raser la putain boche !' On m'a alors rasé la tête. Ce fut le quatrième jour au matin que je sentis que j'allais perdre mon enfant. J'atteignis le W-C à grand peine et je perdis mon enfant avec de grandes douleurs. Aucun médecin n'est venu pour moi, ni aucune infirmière".

Après ces abominations, on procéda enfin à une confrontation avec les témoins du quartier: là aussi, il s'agissait d'une erreur ! Mais un gosse était mort, victime de cette "erreur" ! Le responsable se contenta de dire aux bourreaux: "Etes-vous des Belges, ou qui êtes-vous ?"

Des Belges dont on s'empessa quelques jours plus tard d'amnistier les forfaits ! Nos héros du Front de l'Est, eux (voir mon "Sire, Vous et moi..."), nos grands blessés, nos mutilés, attendent encore, après cinquante ans, le moindre signe de mansuétude de l'Etat qui couvrit si scandaleusement, en 1944 et en 1945, les abominations des assassins du gang résistantialiste !

Autre déposition, contresignée par onze témoins.

Elle concerne un nommé Jan de Rijck, arrêté à Anvers le 5 septembre 1944 :



Jeune fille désignée comme „collaboratrice“ et arrêtée par la foule des „résistants“.

"Jan de Rijck, né à De Klinge, le 21 juin 1917, domicilié à Kemse, fut matraqué et frappé à l'aide de courroies et d'une cravache pour chien sur la place du fort de Breendonk, le 3 octobre 1944. Il y fut battu chaque jour par des gardiens et des visiteurs, même la nuit. La nuit du 10 au 11 octobre, il fut traîné par quinze hommes vers la chambre de torture où on lui arracha tous ses vêtements. On le battait tout nu avec des matraques. Lorsqu'il était épuisé, on le jetait en l'air et cinq hommes le piétinaient.

Il avait supplié qu'on le tue parce qu'il ne pouvait supporter les coups qu'il recevait. Le 11 octobre, il fut conduit à Malines, mais il mourut dans la nuit 17 au 18 octobre"...

"L'intolérance absolue"

Partout se déchaîneraient, en septembre 1944, les grandes festivités des scènes de viol, de rapinades, de ribauderies. Des troupes de jeunes filles rexistes seraient violées, ou troquées contre des cigarettes qu'offraient, en échange de chair fraîche, des soldats nègres américains.

Le sadisme fut d'une telle grossièreté qu'on ose à peine reproduire des descriptions de ces scènes de stupre.

Voici quelques dépositions transmises à l'Archevêché même de Malines. La scène se passe à Anvers (à Breendonk) :

"Une nuit, des gardiens sont arrivés. Ils dirent à une jeune femme: 'En avant, enlève ta culotte et montre ton sexe.' Ils plaisantaient entre eux, parce qu'elle avait peu de poils sur le pubis. Une autre femme dut également enlever sa culotte. Elle ne voulait pas. Elle dut pourtant céder."

La victime ajoute: "J'ai dû me mettre sur les genoux, les mains en l'air, me coucher sur le ventre, embrasser le sol, manger de la terre."

A Bruxelles, en pleine Caserne de la Gendarmerie (mais oui !), on battit les records de l'ignominie:

"Le Centre d'Internement de la Gendarmerie, à l'Avenue de la Couronne, connut sa terreur dans les premiers jours de septembre. Les Partisans brûlèrent à l'aide de cigarettes le bout des seins de nombreuses femmes internées. Ils appartenaient au Front de l'Indépendance.

Dans une cave, il y avait quatre filles complètement nues. Elles y restèrent durant huit jours. Les F.I. (Front de l'Indépendance) prenaient plaisir à faire marcher ces malheureuses à quatre pattes tandis qu'ils leur enfonçaient un canon de fusil dans le sexe."

Dans une cave, il y avait quatre filles complètement nues. Elles y restèrent durant huit jours. Les F.I. (Front de l'Indépendance) prenaient plaisir à faire marcher ces malheureuses à quatre pattes tandis qu'ils leur enfonçaient un canon de fusil dans le sexe."

Hergé, comme la plupart des Belges, recevrait, de toutes parts, les échos épouvantés de centaines de scènes de tortures similaires.



Humiliation du bourgmestre rexiste d'un village namurois.



Chasse aux „collaborateurs“...

Les faits se passent, cette fois, encore à la Caserne de Gendarmerie à Bruxelles, édifice officiel, nous le répétons: "Lors d'un arrivage de prisonniers au centre, une femme enceinte se vit travailler le sexe avec des chaînes. Un homme mourant, au visage gonflé par les coups de matraque, fut tiré par les pieds en bas du camion de sorte que sa tête cognât le sol, puis il fut traîné par les jambes pour que tout le haut de son corps saute sur le pavé puis sur les marches de l'escalier. Il était mort quand il arri-

va à l'étage.

Le 5 septembre, habitant à Cortenberg, mais venant d'Anvers, un homme arriva, terriblement mal en point à la suite de mauvais traitements. Il fut exposé à la foule puis abattu dans une cave.

Le 5 septembre aussi, arriva une femme, très maltraitée. A moitié nue, elle dut courir en rond tandis que des F.I. et une infirmière la rouaient de coups. On grava avec un fer rouge une Croix Gammée sur le front d'une fille de Zoutleeuw, puis huit partisans se livrèrent sur elle à toutes les obscénités qu'ils pouvaient imaginer. A la suite de cela, elle dut être internée dans un institut psychiatrique".

"Europe Magazine" (août 1975, n° 63) clôtura en ces termes les investigations de ses enquêteurs :

"Parmi ces faits révoltants s'instaura un singulier commerce: des partisans vendaient pour la nuit aux Noirs de l'Armée Américaine des femmes internées, contre quelques paquets de cigarettes. Faut-il aussi



„Collaborateurs“ proposés à la vindicte de la populace.

parler de la lettre envoyée par trois cents internées d'Hasselt à Monseigneur Creusbiger, ou des tortures infligées par des partisans dans des forêts des Ardennes ? Nous possédons de poignants témoignages à ce sujet".

Partisans voulaient dire presque toujours Communistes, sous la houlette sanglante du ministre communiste Demany. Qu'on ne l'oublie pas !



Des „collaborateurs“ sont exécutés dans une atmosphère de kermesse: on reconnaît dans la foule gendarmes, policiers, militaires, officiers...

Le Cardinal Van Roey, lourd prélat du Moyen-Age, que toute allusion au sexe avait toujours épouvanté, rougit à peine lorsqu'on lui fit connaître ces horreurs !

La "Résistance française", tout aussi intrépide, battraient glorieusement les records de haine et de sang des collègues belges.

Des dizaines de milliers de cadavres (quarante-cinq mille selon les informateurs officiels parisiens; cent quatre mille, selon les Archives de l'armée américaine) jalonnaient, à l'été de 1944, les fossés, les bois, les étangs des régions "libérées" entre les Pyrénées et la Meuse.

Certes, des patriotes français, comme des patriotes belges, participeraient avec dignité à la "Résistance", mais bien vite beaucoup d'entre eux s'en écarteraient, à voir les atrocités commises par de nombreux communistes, des résistants d'après le 21 juin 1941, pour le seul compte d'une URSS décidée à liquider en masse, en France et ailleurs, les élites de Droite rebelles à l'instauration en Occident d'une domination soviétique.

C'est à l'été 1944 surtout, lorsque le IIIème Reich se replia lors du débarquement anglo-américain que le plus grand massacre allait se déployer. Dans la seule Haute Savoie, en août, au Grand Bornand, cent et onze jeunes Français seraient abattus par paquets de dix ou de onze à la fois ! Dans le Gard, plus de 800 exécutions sommaires ! Idem dans les Bouches-du-Rhône ! Mille autres fusillés dans la Haute-Vienne ! Partout, par dizaines de milliers, les victimes s'abattaient: "Quiconque, a expliqué devant la Haute Cour l'ancien député Xavier Vallat, était soupçonné d'anti-communisme figurait parmi les suspects".

*Les Français en verraient autant que notre Hergé n'en verrait en Belgique: "En Dordogne, a-t-il pu lire dans "Les Ecrits de Paris" de décembre 1950, furent assassinés: Madame et le Colonel de Boisson, maire de Doissat depuis 30 ans (août 1944); Madame et Monsieur Goussy, maire de Saint-Laurent-sur-Manoire (août 44); le Commandant de gendarmerie Carrière, en retraite à Périgueux (août 44); l'Abbé Lascaux, curé de**** Le Grand (mai 44); l'Abbé Lagarde, curé de****, qui fut torturé, puis emmené à Bordeaux où il fut achevé (août 44); l'Abbé Bonnet, curé de Conlaures, dont le corps abandonné fut dévoré par les chiens (août 44); Monsieur Delarbre, assassiné au cimetière de Périgueux sur la tombe de sa femme (août 44); Monsieur Ratineau, secrétaire en chef de la mairie de Périgueux, qui fut torturé (août 44)".*

Et la liste continue: "Monsieur Roux, commissaire de police à Périgueux, qui fut torturé, laissé nu et mourant toute une nuit sur les marches du Palais de Justice et achevé le lendemain (août 44); Monsieur le Docteur Labrue, de St-Astier, enlevé au sanatorium de Clairvivre et assassiné à **** (août 44); le Capitaine Menier, en retraite à St-Médard-de-Curçon (août 44); Madame Couplié, qui fut torturée et brûlée, et dont le corps est encore enterré dans les bois de Carayac, Messieurs Bidault, Moreau et Vigier, exécutés devant le monument aux morts de 1914 (août 44); Monsieur Vacheyroux, notaire à Piegut-Pluviers et son fils André, assassinés en août 44 après le pillage de leur maison; Messieurs Moreau, père et fils, assassinés au Château de Puyrazeau à Piegut-Pluviers; un facteur de Thiviers assassiné parce qu'il s'opposait au pillage de la recette des postes; une religieuse de la congrégation de Ste Marthe, d'origine alsacienne, infirmière à l'hôpital de Thiviers, enlevée, torturée et assassinée (août 44); une employée de la poste de Miallet, assassinée parce qu'elle refusait de livrer sa caisse; Monsieur Aymar, adjudant de gendarmerie, assassiné à St-Germain-de-l'Herm; à Carayac, plusieurs fosses communes contiennent encore de nombreux cadavres; Madame Marie, commerçante à **** (Gironde), noyée dans la Drome; Monsieur Champéral assassiné à la Sauvetat du Dropt, après qu'on lui eut fait creuser et 'essayer' sa tombe, etc, etc..."

"A Bergerac seulement, le nombre des arrestations a atteint 3.000. Dans la Dordogne, le nombre des exécutions sommaires a dépassé le millier".

Du haut de la chaire de Notre-Dame de Paris, le Dimanche des Rameaux de 1945, le R.P. Paniel dénonça, haut et clair, les tragiques forfaits de cette époque rouge: "D'innombrables arrestations illégales, bien plus: tout à fait arbitraires, quand ce n'étaient pas de simples vengeances; d'innombrables emprisonnements tout aussi peu défendables; des lieux de détention privés où des hommes sans nulle fonction publique séquestraient des citoyens, la plupart du temps sans cause objective; des massacres sans jugement, des tortures exercées même sur des condamnés avant leur exécution; des assassinats de personnes acquittées ou grâciées par des misérables envahissant les prisons pour assouvir leur vengeance; la délation élevée à la hauteur d'une institution et venant trop souvent de rancunes contre des chefs fidèles à leur devoir".

Le Cardinal Suhard en personne ne put que confirmer l'énumération terrible énoncée par le prédicateur de sa cathédrale: "Ce qu'il affirme est malheureusement exact," répliqua-t-il au Garde des Sceaux, qui ordonna alors de remplacer à Notre-Dame de Paris l'orateur iconoclaste par un autre prédicateur "résistant", le P. Riquet, un extravagant notoire, qui prétendait avoir vu exterminer en Allemagne dix-sept millions de Juifs, plus qu'il n'y en avait alors sur la terre entière !



„Collaboratrices“ tondues et humiliées publiquement.

Pour que le public français commençât à se désolidariser de tous ces crimes, il fallut qu'un des plus anciens compagnons d'exil du Général De Gaulle, le Colonel Remy, stigmatisât publiquement ceux qu'il appela "ces bandits de droit commun, sur les arrières d'un ennemi qu'ils n'avaient jamais contribué à mettre en fuite".



Graffitis désignant les habitants d'une maison à la vindicte publique.

"Ces crimes et ces exactions, déclara le Colonel Rémy, comme d'anciens compatriotes de Hergé le feraient en Belgique, ont été commis sous le couvert d'une justice sommaire faussement parée des couleurs de la Résistance et qui n'était inspirée que par l'esprit de basse vengeance, de meurtre, de vol, de viol, de pillage, ou encore de conquête des préfectures ou des mairies au bénéfice du parti".

Du parti ?

Du parti communiste, évidemment ! Car si, nous le répétons, il exista, durant la Deuxième Guerre Mondiale et au début de la "Libération", des résistants, parfaitement respectables, la vérité est que la plupart des carnassiers d'août et de septembre 1944 étaient des hommes de main des Soviets, voire des rescapés sanguinaires du Frente Popular espagnol. Le ministre même de la Justice (en France !) lors de la "Libération" était le communiste Marcel Willard. Celui ci déclarerait publiquement en août 1944, dans quel état d'esprit se perpétrèrent les liquidations collectives: "Désormais le signe de la justice ne sera plus la balance mais la mitrailleuse" !

La mitrailleuse au pouvoir !

M. René Chateau, ancien député français a énuméré, dans son livre "L'âge de Caïn", nombre de cas typiques de la technique raffinée qui distingua ces crimes style 1944, que ce fût en France ou dans la Belgique de Tintin: "Frapper des hommes et des femmes à coups de lanières, à coups de barre de fer, leur arracher les ongles, les brûler avec des cigarettes ou des cigares allumés, leur brûler les pieds, les marquer au fer rouge, les faire agenouiller, pendant des heures, sur des objets aigus, les taillader à coups de rasoir, les pendre et les dépendre alternativement, ou bien raser la tête ou le pubis des femmes, leur couper les bouts de seins, leur faire passer un courant électrique dans le vagin, tout cela ne fut que l'a.b.c. d'une nouvelle technique, d'une technique à torturer par laquelle certains 'libérateurs' ont ressuscité et amélioré un art de géhenne qui s'était perdu depuis les temps de barbarie."

M. Chateau cite des supplices encore plus perfectionnés. Comme celui des bougies qu'on plantait dans l'anus des victimes et qu'on y allumait.

Mauloy, aujourd'hui conseiller économique et social et directeur de journal, conte dans "Les nouveaux Seigneurs" des scènes plus incroyables encore qui eurent lieu dans l'Ardèche, où régnaient des Espagnols rouges comme Christino Garcia. Au sinistre camp de Joannas, on coupait les oreilles, on brûlait avec une lampe à souder. L'abbé Mandaroux y fut fusillé, mais "c'est aux parties sexuelles qu'il fut seulement visé et atteint". Dans d'autres cas, "très souvent, le peloton d'exécution n'ayant visé qu'aux jambes, les exécutés sont jetés à Fons dans un puits de mine abandonnée où les paysans, horrifiés, les entendent crier à longueur de journée et de nuit".



Scène banale d'arrestation sommaire d'un „collabo“ par de prétendus „résistants“.

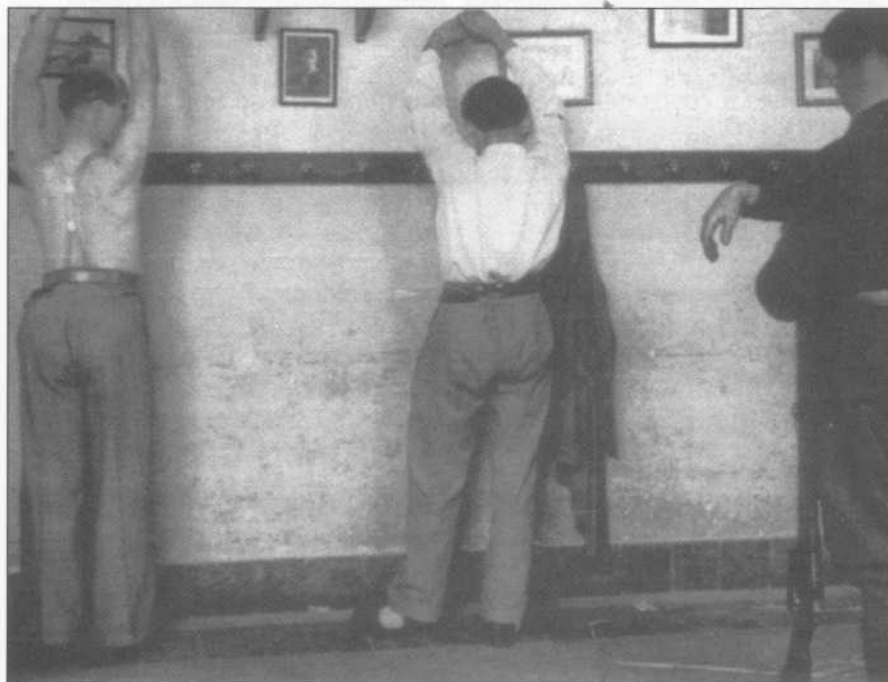
Au camp de Chamignoux, poursuit l'ancien député français, on pratique la torture des bains, qui consiste à enfoncer les prisonniers dans une mare de boue, jusqu'à ce qu'ils y plongent la bouche. "Un autre genre de bains était celui de la face, plongée dans un récipient de rats pourris. Ou bien "le prisonnier est lié, mains au dos, soulevé avec une corde pour qu'il ne puisse reposer que sur ses orteils" et, dans cette position, il est soumis aux coups des F.F.I.,

"qui cognent et insultent, brûlent la plante des pieds, labourent les chevilles avec des crosses de fusil". "Chaque jour, les prisonniers, torse nu, sont astreints à courber le dos; on les flagelle avec un fouet agrémenté d'hameçons. D'autres fois, c'est la danse nue, autour d'un arbre, danse entrecoupée de coups de nerfs de bœuf". D'ailleurs, les femmes ne sont pas plus épargnées. A elles, "ce sont les seins brûlés avec la flamme des briquets".

Mais "il y a un supplément: c'est le viol... Et, suprême avilissement, ce sont quelquefois les chiens qui font la besogne. Des chiens que l'on a d'abord dressés... Pour que les chiens approchent les torturées, celles-ci étaient couvertes de confiture..."

M. Paul Vallein, maire de Chermignac en Charente-Maritime, homme estimé de toute la commune, avait le tort d'être fortuné. "Monsieur Vallein ayant refusé d'indiquer l'emplacement

de sa cassette, est transporté devant son âtre. Ses tortionnaires lui appuient la plante des pieds nus sur les bûches en flammes. Succombant à la douleur, Monsieur Vallein indique l'endroit..." Puis, "malgré ses brûlures atroces, Monsieur Vallein fut obligé de servir lui-même à déjeuner à ses bourreaux. Au dessert, ceux-ci le dévêtirent et le firent promener nu dans les rues de Chermignac au milieu de cette population dont il avait eu sans cesse la confiance".



Autre scène d'arrestation de „collabos“, prêts à être soumis à la torture.

Ensuite, "Monsieur Vallein fut emmené à proximité du cimetière de Rioux; à ce moment précis, on lui creva les yeux. Il fut amené avec les orbites ensanglantées, pauvre loque effondrée, devant la porte du cimetière de Rioux et fusillé sur place".

L'écrivain anglais Sisley Huddleston, dans son livre "Terreur 1944", raconte ce qui se passa à l'Hôtel Stoll "des jeunes gens abattaient leurs prisonniers, appréhendés sans mandat, et, souvent entièrement innocents, leur cassaient les côtes, leur brisaient les

pieds, les mettaient dans des baignoires d'eau glacée jusqu'à l'étouffement, leur brûlaient les parties les plus sensibles, coupaient les bouts de seins aux femmes, introduisaient des fers rouges dans le vagin, violaient les jeunes filles jusqu'à l'épuisement, et quand leurs victimes étaient sur le point d'expirer, les jetaient par la fenêtre en simulant un suicide invraisemblable."

"L'Aube", le journal même du Ministre Bidault, un des mages sacro-saints de la Résistance, dut bien, avec six ans de retard, et non sans gêne, s'indigner tout de même de la mise à mort en août 1944 —un cas entre mille autres— d'un ancien officier titulaire de la Croix de Guerre française et de la Médaille de Verdun, le Comte Christian de Lorgeril, père de cinq enfants.

Voici comment et pourquoi des "résistants", devenus dans ce journal entre-temps "d'ignobles individus" assassinèrent ce héros de la Première Guerre Mondiale. Nous citons textuellement "L'Aube" du 16 novembre 1950: "Parce qu'il possédait un vaste domaine et un château historique et sous le prétexte qu'il avait toujours professé des idées monarchistes, les ignobles individus l'ont arrêté le 22 août 1944 et torturé atrocement. Complètement nu, le malheureux dut d'abord s'asseoir sur la pointe d'une baïonnette. Puis il eut les espaces métacarpiens sectionnés, les pieds et les mains broyés. Les bourreaux lui transpercèrent le thorax et le dos avec une baïonnette rougie au feu. Le martyr fut ensuite plongé dans une baignoire pleine d'essence à laquelle les sadiques mirent le feu. Leur victime s'étant évanouie, ils la ranimèrent en l'aspergeant d'eau pour répandre ensuite sur ses plaies du pétrole en flamme. Le malheureux vivait encore. Il ne devait mourir que 55 jours plus tard dans des souffrances de damné."

"Des tortures semblables, lit-on dans les "Ecrits de Paris", furent infligées à MM. André Got, Louis Durand, Tagliaferré Terrier, Garet, etc... De nombreux détenus à la prison de Carcassonne furent horriblement torturés avant d'être abattus".

Rien n'arrêtait les spadassins. Un bébé de huit mois fut abattu dans l'Ain. Un gamin de quinze ans et son frère âgé de deux ans furent assassinés devant leur mère au camp du Tronçais, dans l'Allier.

Litanie sans fin, aussi affreuse en France que dans les geôles belges où avaient été enfournés cent mille lecteurs de Tintin.

Même les journaux français les plus collés au régime "résistantialiste" devraient bien donner, de-ci, de-là quelques précisions sur les abominations pratiquées dans les cellules et les cachots de la Résistance: dans "Combat", signé René Borin (en date du 5 octobre 1947): "Un interné doit avec sa brosse à dents broser le porc du commandant sans le faire crier. Si l'animal crie, l'interné a huit jours de cachot. Pendant ce temps, d'autres détenus cirent les pattes de l'animal.



En France aussi, les femmes furent tondues et exhibées à la populace par les „forces de l'ordre“...

Le commandant s'explique, en frappant sur le bureau: 'Je veux montrer à ces salauds que c'est maintenant le tricolore qui commande et non la croix gammée.'"

Dans "France Soir", signé Henri Danjon (en date du 23 juillet 1947): "Justement, un des hommes aux chaînes sort de sa cellule. Il ne peut marcher tant il est bien entravé. Il avance en sautillant comme un cabri, tout en agitant ses maillons d'acier".

Dans "Paroles Françaises", en outre, signée François Sauvages (en date du 30 janvier 1948) cette description des cachots:

"Le cachot, c'est un souterrain sans air, totalement nu, où le détenu perd la notion du temps. Est-ce le jour? La nuit? Il n'en sait rien. Et voici, le dernier supplice. De 7 heures du matin à minuit, toutes les 30 minutes le gardien appelle le puni qui doit répondre: "Matricule tant, présent" L'homme doit rester debout, dans le noir, assailli par la fatigue, halluciné, luttant contre les crampes, contre le temps, contre la peur de ne pas entendre les appels, avec ses oreilles bourdonnantes, l'estomac vide, le cœur coincé dans la poitrine, les yeux écarquillés de peur. Car l'homme, dans la nuit de son souterrain, a peur de mal compter les appels, une peur panique qu'on ne lui signalera pas le dernier appel de minuit. S'il a mal compté, il attendra sans la moindre notion du temps, au dernier degré de l'abrutissement l'ultime appel qui ne viendra plus. Il s'est écroulé sur le sol. On ne l'a pas touché. Ça ne se fait pas en France".

Dans le même "France Soir", du même H. Danjon (en date du 1er août 1947) :
"Allô 78 ! Allô 78 ! Faites demander de ma part à 14427, au quatrième étage, ce qui est arrivé. La réponse parvient dix minutes plus tard à la cellule 77: le 13740 est mort ! Il s'est jeté dans le vide, du quatrième étage. Il avait demandé de sortir de sa cellule pour prendre l'air. On ramasse ses morceaux..."

On ira jusqu'à assassiner dans sa longue robe de mariée en soie blanche une jeune femme appelée Françoise Armagnac, modeste cheftaine de Jeannettes, demeurant à Exideuil, en bordure de la route Angoulême-Limoges. La tête couronnée d'un diadème de roses blanches, elle serait arrêtée, ainsi que toute la noce, à trois cents mètres de l'église, par des partisans, hissée sur un camion et fusillée derrière un buisson le lendemain, toujours dans sa belle robe de soie. On ne retrouverait son corps, enfoui dans la boue, que cinq mois plus tard.



Raffinement dans l'humiliation des „collaboratrices“: l'exhibition dans les cages du Jardin zoologique d'Anvers...

Des milliers de cadavres, escamotés, dans des fosses communes au fond des forêts, ne réapparaîtraient plus jamais.

Quant aux prisonniers allemands, le journaliste René Borin a raconté "de visu" dans "Combat", en date du 12 octobre 1948, comment ces détenus du temps de paix étaient traités, après guerre au camp de Corneilles: "Nous arrivons à l'improviste dans la cour du fort de Corneilles au moment où les prisonniers de guerre partent en corvée. Ils sont dans un état de saleté repoussante. La plupart ont des vestes et des capotes déchirées, trop grandes pour leur taille. Ils ont tous un visage amaigri, dont la peau grise indique tout de suite qu'ils sont sous-alimentés. Un très grand nombre n'ont pas de chaussures ! Ils sont pieds nus en portant des sandales de bois qu'ils ont fabriquées eux-mêmes. Sur mille cinq cents prisonniers, quatre cents seulement travaillent. Beaucoup avancent péniblement à une allure de vieillard. Les autres sont trop faibles ou malades. Presque tous sont atteints de gastro-entérite. Mais une centaine de malades seulement séjournent à l'infirmerie, trop petite pour les contenir tous. Dans les chambres où ils sont entassés, les prisonniers dorment à même le ciment. Pas de paille, mais les plus favorisés ont trouvé un peu de paille qu'ils n'ont pu renouveler depuis trois mois. Beaucoup n'ont que leur capote pour se couvrir. D'autres partagent une couverture par groupe de trois. Le soir, ils vivent dans l'obscurité. Naturellement la vermine abonde, et les prisonniers désœuvrés pendant le jour passent leur temps à chercher leurs poux. Nombreux sont les prisonniers qui portent la trace de mauvais traitements".

Un certain nombre de ceux-ci périraient. Trois d'entre eux, fusillés contre le mur d'un préau d'école, à Cheryes, seraient, sans plus d'affaire, jetés dans un borborygme voisin. Ils sont restés dans cette mare pendant au moins dix ans, leurs pieds dépassaient"... écrit méticuleusement un chroniqueur.

Vous avez bien lu ?... "leurs pieds dépassaient" !...

En fait, on apprendrait, en 1989 seulement, grâce à un chercheur canadien (James Bacque, auteur du livre "Morts pour Raisons diverses") que, malgré les interventions pressantes de la Croix Rouge internationale, plusieurs centaines de milliers de prisonniers de guerre allemands étaient morts de faim en 1944 et en 1945 dans les camps américains et français, privés délibérément de presque toute alimentation par une intendance yankee regorgeant de vivres volontairement inutilisés et avec lesquels on eût pu parfaitement nourrir ces prisonniers durant toute une année...

La guerre de la Civilisation, quoi !

Aux vociférations "à la mitraille", du nouveau ministre français de la Justice, Marcel Willard, en août 1944, répondraient les hurlements de haine du ministre communiste belge, Demany, triomphant en face des "groins fracassés" des "collabos" !

C'est dans ces débordements de violence et de stupre que Hergé, arrêté à Bruxelles, s'était vu brusquement plongé au début de septembre 1944.

Le choc fut terrible. Certains confrères annoncèrent même, ravis, qu'horrifié, il était devenu fou.

Plus que tous les autres, en septembre 1944, en Belgique —en France aussi !—, ce furent les intellectuels qui payèrent la casse résistancialiste. Notamment les rédacteurs de journaux qui, à Bruxelles, dans "Le Soir", "Le Nouveau Journal" et "Le Pays Réel", avaient essayé, malgré les difficultés du temps, de servir leur pays, selon les indications du Roi, répétées constamment.

Un Paul Colin, un Robert Poulet, un José Streeel, un Paul Herten, dépassaient de cent coudées les petits gratte-papier illettrés et vantards de la presse belge d'aujourd'hui.



José Streeel ne sera pas oublié lors de l'„épuración“ : il sera fusillé le 21 février 1946.

C'est sur le talent que les ratés se ruèrent.

Dans les rédactions des journaux de la Collaboration, la conception du patriotisme avait connu des degrés divers. Les débats entre journalistes étaient libres.

Certains entrevoyaient déjà l'Europe de l'avenir.

D'autres en étaient encore à la Belgique du début de l'invasion. Leur petit pays d'alors était perché sur la ligne exclusive de leur horizon. La création d'un Continent unique —passé, en cette fin de vingtième siècle à l'avant-plan immédiat de l'actualité— échappait alors à leur analyse.

Un José Streeel, un Robert Poulet, face à une fédération possible de vingt peuples, renâclaient. Cette conception leur paraissait trop audacieuse. Ils craignaient aussi —et c'était admissible— qu'une Allemagne trop boulimique prétendît devenir le propulseur trop omnipotent d'un proche avenir.

Cette propension, même aujourd'hui, peut encore inquiéter les timides. Vaincue, et quasiment éliminée en 1945, l'Allemagne de la fin du XXème siècle, de nouveau réunifiée, est redevenue, une fois de plus le pays le plus fort, c'est-à-dire, le moteur obligé d'un Marché Commun, (ou pas commun).

Le réel est le réel.

L'Europe future, qu'on en rage ou non, ne se fera que si elle a pour noyau vital l'Allemagne immuable, qu'elle soit de Bismarck, de Hitler, ou du Chancelier Kohl, déjà prêt à l'action.

La question, en 1940, n'était pas de nier l'évidence, elle était de s'y adapter dans la dignité. Ce fut la base même de notre participation aux combats du Front de l'Est, aux audaces fermement étudiées.

Un Poulet, à cette époque, ne le comprit qu'à demi, un José Streeel de même.

Ils seraient, à la fin de la guerre, traités pire encore que nous autres ! Que les intellectuels de la collaboration eussent été des minimalistes ou des maximalistes, c'était, en septembre 1944, l'anéantissement de l'adversaire que l'on voulait réaliser, et plus spécialement, de l'adversaire intelligent.

Il y eut —nous nous gardons bien certes de le nier et, au contraire, nous tenons à le répéter une fois de plus— des résistants authentiques, peu nombreux d'ailleurs, qui furent, à leur façon, des patriotes louables, courageux, qui surent mourir avec noblesse pour faire honneur à leurs convictions. Nous les saluons. Mais la grande majorité de ceux qui jouèrent aux "résistants", tel le futur ministre communiste Demany, étaient des agents, à peine camouflés, de Staline. Leur vraie patrie n'était pas la Belgique, mais l'URSS, acharnée partout à l'éradication des élites européennes.

Le cas fut particulièrement notable en France, où des milliers de communistes espagnols, enfuis d'au-delà les Pyrénées lors de la victoire de Franco en Catalogne, en février 1939, se distinguèrent entre 1942 et 1944 dans les maquis français par leur cruauté sadique. Le ministre français de l'Intérieur, Joseph Darnand, me montra lui-même une liasse de photos horribles représentant des civils français de familles pétainistes littéralement mis en pièces par ces spadassins.

Durant les derniers mois de l'occupation allemande en France, ces ex-réfugiés se distingueraient tout particulièrement par leurs crimes dans les régions de maquis dans la ligne exacte des atrocités commises par eux, en nombre incalculable, au cours de la Guerre d'Espagne entre 1936 et 1939, pendant laquelle ils avaient, entre autres, assassiné huit mille six cent prêtres et religieuses, la plupart affreusement torturés avant de périr.

Ces bourreaux avaient été en Espagne dignes, en tous points, de Staline, leur patron. Ils le seraient à nouveau entre 1942 et 1944 en dépeçant, en France, ceux qui, de loin ou de près, avaient suivi dans son sacrifice souvent très pénible le prudent, le sagace Maréchal Pétain, rempart pendant quatre ans de la survivance française.

Les patriotes égarés dans les rangs des tueurs de la "résistance" d'extrême-gauche ne seraient d'ailleurs utilisés par les dirigeants communistes que comme boucliers tout provisoires. Exactement comme les patriotes de Pologne, que Staline, en août 1944, laissa exterminer impassiblement, sous ses yeux mêmes, pendant des semaines, à huit cents mètres de l'entrée de Varsovie en révolte !

Ainsi, ces anti-nazis de droite ne feraient pas obstacle à l'impérialisme de l'URSS quand retentirait au gong de la Deuxième Guerre Mondiale, l'heure des grandes confiscations territoriales.

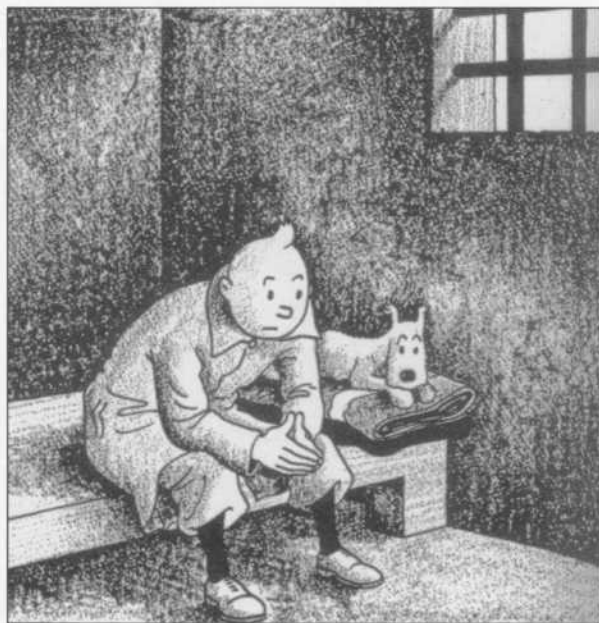
Les agents de Moscou en Belgique et ailleurs débridèrent, en septembre 1944, les instincts sauvages qu'on retrouve toujours, à travers l'Histoire, dans les bas-fonds d'une certaine racaille n'attendant que ces occasions-là pour déboucher des égouts.

Ils furent les vrais tyrans de la Libération. Il leur fallait épouvanter la masse amorphe des braves gens, mais, surtout, éliminer en Belgique, en France, en Italie, les têtes pensantes qui, réconfortées par les recommandations du Roi des Belges, ou bien avaient essayé de limiter les dégâts de la guerre perdue en 1940, ou bien avaient voulu édifier déjà les piliers de ce que serait la construction de l'Europe de l'avenir.

En septembre 1944, tous, indistinctement, se retrouveraient sous clef, leurs femmes et leurs filles à la merci des salauds guettant la chair fraîche, eux-mêmes traqués, triqués, ou promus à la mort.

Hergé, personnellement, s'en tirerait avec ses quatre arrestations et avec un bref séjour derrière les verrous. Il eût pu parfaitement, en ces temps de folie, se voir condamné à mort, comme José Streel, comme Victor Meulenijzer, comme Paul Hertzen, fusillé dans le dos.

C'est par un étrange caprice d'un magistrat qu'il échappa en 1944 au poteau, ou à d'interminables années de prison.



Tintin en prison: Hergé connaîtra aussi cette détresse („Le Petit Vingtième“, 1933).

Dans le tohu-bohu des tribunaux d'exception "aux pouvoirs de petits rois nègres", comme dirait le Professeur Kluyskens, où farfouillaient des centaines de militaires hargneux de n'avoir jamais gagné une escarmouche et des petits avocats huileux pompant de mirifiques honoraires à des inciviques condamnés à l'avance, Hergé s'était trouvé nez à nez avec un Procureur nommé Vinçotte, dont les enfants, durant chaque semaine de la guerre, avaient fait leurs délices des Tintineries ! Voilà qu'on lui extrayait d'un cachot un bonhomme dépenaillé, sentant la sueur qui prétendait s'appeler Hergé.

"Hergé? Mais vous êtes le dessinateur de Tintin ?"

Le cas lui parut incroyable ! Il n'avait vu jusqu'alors que la fête de sa marmaille chaque jeudi où arrivait "Soir Jeunesse". Ses gosses s'esclaffaient à lire "Tintin": il ne savait que cela. Alors, pourquoi lui amenait-on un Hergé menotté entre deux gendarmes ?...

"— Pendant la guerre, vous ne faisiez que des dessins ?

— Oui, seulement des dessins".

Vinçotte pensa à ses gosses qui le mépriseraient, si pour des dessins si drôles, il maintenait, pour des années, leur enchanteur Hergé dans un cul-de-basse-fosse. Il se gratta le crâne. Que faire? Se risquer à une bruyante bagarre en famille? Apparaître devant sa progéniture comme un ostrogoth qui frappait, pour les avoir tant amusés, le prestidigitateur de chaque semaine ?... Il regarda Hergé, qui baissait les yeux, péniblement. Visiblement, ce garçon n'avait jamais tué personne. Il avait fait rire. Passe-t-on sa vie en prison pour avoir fait rire ?

Le Procureur se redressa, assez fier de lui: "— Non, il ne sera pas dit que j'ai renvoyé dans son cachot celui qui a tant amusé mes enfants !"

Hergé était libre !

Le même substitut Vinçotte se rattraperait promptement de cette brève condescendance. Il ferait condamner à la peine capitale une série d'intellectuels amis de Hergé, mais qui, eux, ne publiaient pas de bandes dessinées. Plusieurs seraient fusillés. Robert Poulet passerait, dans son cachot de condamné à mort, quatre années d'angoisse à se demander si, le lendemain à l'aube, il ne serait pas à son tour abattu contre un mur de caserne.

Hergé, certes, avait été libéré. Mais quelle liberté ! Le Généralissime Eisenhower s'était adjugé le droit de casser les crayons des artistes ! Hergé n'aurait plus, en sortant du cachot, que des doigts balourds, inutiles. Il était "interdit de dessin !"



„Le Petit Vingtième“, 1933.

Et puis, ses amis restaient, par milliers, outragés, entassés dans des prisons immondes. Leurs visages de souffrance le hantaient. Qu'advierait-il d'eux? Au loin, dans des nuages de poudre retentissait le bruit sec des salves d'exécution...

C'est à croire que, de très longue date, Hergé avait prévu sa propre incarcération. Dans un de ses premiers autoportraits, au numéro 13 du "Petit Vingtième", il avait croqué, quinze ans plus tôt, un Tintin aux gros yeux ronds noyés de détresse, stupéfait derrière des barreaux noirs, dans une prison sinistre: six barreaux à la hauteur de son buste, derrière lesquels il regardait dans le vide, hagard, sans qu'apparût une lueur, comme si la nuit, elle aussi, l'emprisonnait. Quel songe sinistre avait bien pu inspirer à Hergé ce dessin étrange ?...

"C'était affreux ! affreux !"

Hergé ne courut pas autant de risques que les intellectuels qui, pendant quatre ans, avaient, dans le même journal que lui, agité les problèmes du forum.

C'est le scandale de leur persécution aveugle qui allait le poignarder. Le poignarder pour toujours. Il ne s'en remettrait jamais. Ces mois horribles rôderaient, toute sa vie, dans son cerveau. Son vrai cancer, ce fut cela.

Hergé avait-il été, en quelque forme que ce fût, un homme des Allemands ? Mais non ! Et d'ailleurs, ni un Poulet, ni un José Streel, pas plus ni pas moins que tous les intellectuels de la "Collaboration", n'avaient été autre chose que des patriotes, ne cherchant qu'à dégager leur pays du pétrin où l'avaient fourré les bellicistes de 1940.

De toute façon, Hergé n'avait été dans cette tourmente qu'un merveilleux amuseur de gosses. Il était certes mon copain très cher, mais cela datait de quinze ans, des temps heureux où nous n'étions que des jeunes garçons riant de tout, qui savions à peine, en 1929, que commençait à se démener en Allemagne un certain Adolf Hitler !

REX alors, était tout juste une petite maison d'édition religieuse, installée à Louvain, rue Vital Decoster. Il ne nous serait jamais venu à l'idée de publier, à cette époque, un Hitler quelconque parmi nos Encycliques !

Hergé, sur mes indications, se préparait, modestement, à lancer dans le "Vingtième Siècle", un Tintin auquel, pour ne pas se fatiguer l'imagination à chercher ailleurs un modèle, il avait passé mes culottes de golf et ma houpette.

Par la suite, je lancerais, selon mon tempérament, bruyant mais amusé, la fabuleuse bagarre du Rexisme.

Evidemment, Hergé et moi nous parlions de mes empoignades qui avaient vite encombré les colonnes des journaux. Hergé, comme tout le monde, avait assisté à mes exploits populaires: "— J'ai vu Degrelle et les masses fanatisées" ("Humo", hebdomadaire flamand, 11 janvier 1973).



Les Editions REX, au 21 de la rue Vital Decoster, à Louvain.



Chez Hergé les poisons les plus terribles ne tuent pas: ils rendent follement gais...

Mais, par nature, Georges n'avait rien d'un fonceur. Il était un doux, je dirai même plus: un timide. Gamin, il n'eût pas enlevé une patte à une mouche ! Tous ses héros manipulaient du poison, mais jamais ce poison n'était mortel !

Dans "Le Nouvel Observateur" (27 février 1991, un rédacteur, Hervé Gattegno, s'est amusé à dresser le relevé des "substances maléfiques" qui jalonnent les albums d'Hergé : "Elles donnent à son œuvre, écrit-il, les aspects les plus variés. Exotiques, les fléchettes enduites de curare des guerriers Arumbayas dans 'L'Oreille Cassée'. Franchement comiques, dans 'Tintin au pays de l'Or noir', les comprimés de N. 14 qui, dissous dans l'essence, font exploser les moteurs, déstabilisent le monde, et, avalés par les Dupondt, accélèrent la pousse des cheveux et des moustaches.

Mystérieux, dans 'Les Sept Boules de cristal', le poison des Incas (à base de coca) qui plongent les savants profanateurs dans un sommeil léthargique qui pourrait être définitif. Surréaliste, dans 'Vol 714 pour Sydney', le sérum de vérité du Docteur Krollspell (probablement un ancien nazi) injecté au milliardaire Carreiras en même temps qu'à l'escroc Rastapopoulos, et qui provoque la révélation la plus immorale de l'œuvre d'Hergé: le plus malfaisant n'est pas toujours celui qu'on croit. Stupéfiante dans 'Les Cigares du pharaon', l'arme la plus redoutable des trafiquants d'opium, ce poison qui rend fou, le radiadiah, auquel Tintin échappe de très peu. C'est que, chez Hergé, le poison ne tue jamais. Il plonge ses victimes dans un état second (la folie, la léthargie) qui révèle toujours une vérité des personnages. Ainsi le poison des profanateurs du 'Temple du Soleil' véhicule le remords. Quant aux 'Cigares du pharaon', qui provoquent la folie des fumeurs, ils symbolisent la mort. Mais une mort particulière vécue comme un gag. Chez Hergé, elle ne saurait être sérieuse, et encore moins définitive. Même Milou, qui lape le thé empoisonné destiné à son maître dans 'Le Lotus bleu', sera sur pattes après quelques heures de repos. Seul le capitaine Haddock, victime consentante d'un poison nommé Whisky, tombe à la renverse dans 'Le Crabe aux pinces d'or', intoxiqué par le plus inattendu des poisons: un verre d'eau !"



„Le plus inattendu des poisons: un verre d'eau !“

Donc, rien d'un tueur, notre Tintin !

Le pacifique Hergé avait suivi sans tapage la montée de notre mouvement. Il n'était devenu ni un militant, ni un dirigeant rexiste.

Pourquoi Pas ?



Robert POULET

Écrivain de langue française au service de l'Allemagne

Le „Pourquoi Pas ?“ du 20 juillet 1945 annonce le procès de Robert Poulet: „ce qui nous paraît énorme, amer et honteux dans la félonie d'un Robert Poulet, c'est cette inversion de l'esprit qui a poussé un intellectuel de langue et de formation françaises à admettre, ne fût-ce qu'un instant, (...) qu'une pensée allemande, (...) nécessairement, qu'elle le veuille ou non, destructrice ou adultératrice de la nôtre, puisse étendre sur nous son ombre et nous défigurer“ !...

Si je l'avais voulu, et s'il l'avait voulu, j'eusse pu, sans difficulté quelconque, en faire un député. Mais Tintin eût été dépaycé chez ces excités sans charme, et Milou n'eût eu à ronger que des vieux mollets desséchés et leurs fixe-chaussettes !

Moi, je dressais, tout nus, dégoulinants de sanie, et au milieu d'un chahut gigantesque, ma collection de pourris de tous les partis !

Hergé regardait le spectacle, amusé, riant de mes outrances. Ses ennemis, en voulant le démolir, écrivent qu'il fut un "rexisant". C'est, au fond, le terme adéquat. Il vibrait en m'entendant. Mais il ne cassait pas de carreaux, ne tabassait pas d'adversaires. D'ailleurs, des adversaires, avant 1944, Hergé en avait-il jamais eu un seul ? Il en eut plus tard, oui, mais seulement quand le fait d'avoir été un jeune "rexisant" fut stigmatisé, après 1944, comme un crime abominable. Cette persécution serait le souvenir le plus douloureux de son existence.

Se prêtant à une entrevue avec le journaliste Benoît Peeters, Hergé tiendrait un jour, à ce sujet, des propos presque désespérés et très révélateurs :

"BP (Benoît Peeters): Est-ce que je peux vous demander quelle a été l'expérience la plus importante de votre vie ?

Hergé: Je me demande si ce n'est pas la guerre, ou plutôt l'immédiate après-guerre.

BP: Dans quel sens ?

Hergé: Dans le sens de la répression et de la haine.
BP: Vous avez ressenti cette période comme très difficile ?
Hergé: Extrêmement difficile. J'avais des amis journalistes et dont je persiste aujourd'hui encore à croire qu'ils étaient absolument purs et pas à la solde de l'ennemi. Et quand j'ai vu certains de ces gens condamnés à mort et certains même fusillés, je n'ai plus rien compris à rien. Ça a été une expérience de l'intolérance absolue. C'était affreux, affreux !"

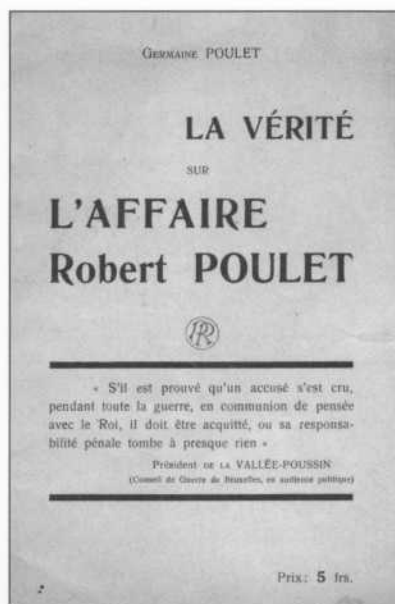
Dialogue pathétique entre tous !

Robert Poulet a raconté dans l'hebdomadaire "Rivarol", dans un article écrit lors de la mort de Hergé, en 1983, comment il se retrouva nez à nez avec Hergé arrêté : "Dans l'escalier de Saint-Gilles, la prison bruxelloise, s'entassaient des 'traîtres' épurés dont l'ensemble s'identifiait à peu près avec l'élite du pays. Les 'patriotes' londoniens avaient aussi arrêté Hergé pour le seul motif qu'il avait publié ses dessins dans un journal censuré. Nous échangeâmes, Georges et moi, le sourire vaillant de rigueur avant de rentrer, chacun de notre côté, dans l'enfer ignoble des 'cellules à huit'..."

Après 1944, plus jamais Hergé ne serait le Hergé souriant, simple, sans complication, dont les yeux étaient doux et tranquilles comme un ciel traversé d'oiseaux... Il verrait souffrir ou périr au cours de ces temps d'horreur, les plus aimés de ses compagnons.



Robert Poulet



Déjà, Paul Colin avait été assassiné, Paul Herten allait être fusillé, José Streel allait être fusillé, Victor Meulenijzer, son ami de "Voilà", allait être fusillé. Jam, tout comme Robert Poulet, avait aussi été condamné à mort et pouvait être envoyé n'importe quand au poteau. Pourtant, tous étaient des patriotes irréprochables, des esprits lucides qui, parmi la lâcheté de milliers d'attentistes, n'avaient pensé, lutté que pour que survive leur pays.

Robert Poulet n'échapperait à la mort que parce que sa femme, héroïque comme une Romaine des temps antiques, décidée à tout faire sauter plutôt que de laisser assassiner judiciairement son mari, mit carrément en cause le Roi Léopold III, proclamant que, s'il fallait fusiller quelqu'un pour collaboration, c'était lui, le Monarque inspirateur n° 1 de la "Collaboration", qui, avant quiconque, devait payer la facture ! Devant l'imminence du scandale, on chargea Robert Poulet, la nuit, dans une voiture ministérielle et, illico, motus et bouche cousue, on le débarqua sur un quai à Paris !

Georges Remi resta toujours solidaire de ses camarades persécutés. Robert Poulet, à qui Hergé offrit son appartement lorsqu'il fut libéré en 1958, l'a rappelé merveilleusement: "On peut bien le dire à présent: entre 1950 et 1960, il fut la providence des 'inciviques', le grand recours des honnis et des bannis, dont il connaissait la parfaite honnêteté. Il me rendit, à moi parmi beaucoup d'autres, de grands services aux heures difficiles. Je reste et resterai moralement son débiteur" ("Rivarol", 18 mars 1983).

Jam, lui aussi, comme Robert Poulet, eut longtemps un peloton d'exécution devant le nez.

Mourir pour avoir, comme Jam, brossé de merveilleuses caricatures ! Périr, pour avoir voulu faire rire ! Quel temps de barbares ! Un vieux ministre socialiste qui avait encore de l'humour, Camille Huysmans, sauva Jam, in extremis. Libéré (après six ans de geôle) Le brave Paul changea de pseudonyme. Il s'appela Alidor. A présent, il est, de nouveau, le premier des caricaturistes belges. Les ministres courent à ses expositions, avant tout d'ailleurs parce qu'ils le redoutent ! Dernièrement, l'un d'eux, appelé Gol (Golstein susurrent certaines mauvaises langues), a été jusqu'à préfacer très aimablement un des recueils de dessins cocasses et féroces publiés, jadis, par cet ex-condamné au poteau !

Durant ces années de bêtise et d'horreur, qui, parmi les patriotes de la "Collaboration" ne fut pas broyé par ces persécutions fanatiques ?...



Paul Jamin (Jam), caricaturé par Hergé dans une aventure de „Quick et Flupke“, dans le „Petit XXe“ du 30 mai 1935.

Des milliers des nôtres furent condamnés à mort. Deux cent cinquante-deux furent exécutés.

Tous ceux qui, de près ou de loin — même de très loin ! ne fût-ce qu'en s'abonnant à nos journaux ! — avaient participé à nos convictions, se faisaient traîner dans les cachots des tueurs.

Une question accessoire: au temps où Hergé lançait son terrible: "Affreux ! Affreux !" à l'adresse des bourreaux de la "Libération", qu'étais-je devenu, moi, le chef d'orchestre des collabos de Belgique ?...

SIXIEME PARTIE

L'EUROPE SOUS L'ETEIGNOIR

CHAPITRE XXVI

Un avion dégingole

Depuis ma jeunesse jusqu'à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, le 7 mai 1945, les aventures à la Tintin, vraiment, ne m'avaient pas manqué !

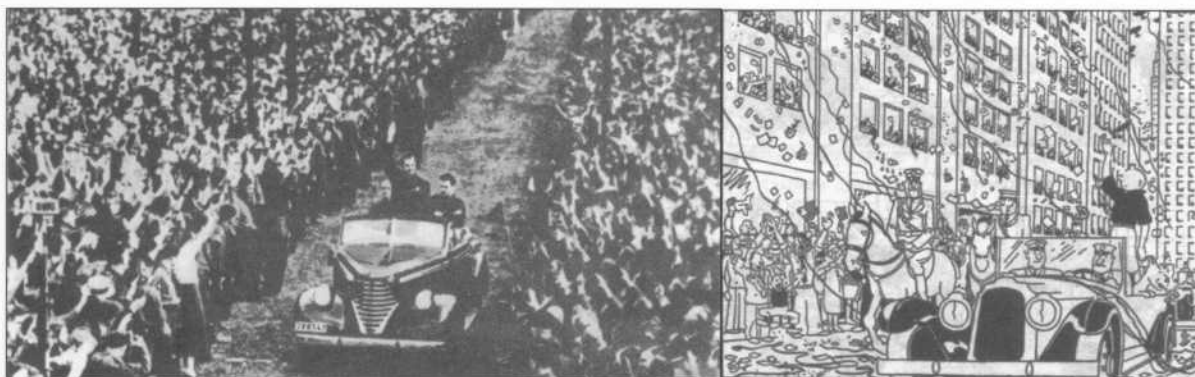
De telles péripéties enchantaient Hergé. Le questionnaire dit "de Marcel Proust", auquel il s'était soumis, lui avait inspiré, à la question: "Vos héros dans la vie réelle ?", cette réponse: "Les vrais explorateurs"... Pour lui, j'en étais un, dans la brousse de la nature comme dans celle des hommes.

Au fond, ce que Hergé inventait, du bout de son crayon, moi je le créais à chaque mouvement de ma vie publique.

J'étais déjà une sorte de Tintin lorsque j'avais franchi des milliers de kilomètres de l'Europe sur mon vélo de vingt kilos ! Je l'étais lorsque j'avais inventé mes farces énormes de "L'Avant-Garde" à l'Université de Louvain. Je l'étais, lorsque muni de faux papiers, je m'étais lancé dans une expédition folle au Mexique !



Des dizaines de milliers de personnes se pressent aux meetings de Léon Degrelle (ici à Lombeek, en 1936).



Le charisme public de Léon Degrelle dans la réalité (Lombeek, 1936) et celui de Tintin, imaginé par Hergé („Tintin en Amérique“) sont parfaitement similaires...

Tintin, qui allait en naître au "Vingtième Siècle" peu après, eût pu dès alors tenir ma place, aborder, suivi du fidèle Milou, le poil en l'air, au vieux port de La Havane, débarquer, dans les ruines de la guerre civile, à Veracruz, passer des mois à parcourir les pampas, à grimper jusqu'aux laves et aux neiges du Popocatepelt, à fendre, dans une pirogue les lagunes de l'Ixaltivalt, à rythmer les chants des Indiens aux feux de camp dans le désert de Chihuahua !

Il eût pu, au pont international de Juarez, démuné de visa d'entrée aux Etats-Unis, se faire dépanner par un évêque de Californie, parcourir ensuite les Etats-Unis de la Prohibition, se réchauffer dans les gratte-ciel de Chicago, passer, le nez rougi, sous les eaux glacées du Niagara, croquer des pommes fades sur les quais de Montréal, encaisser un pot de fleurs sur la tête lors d'une tempête au Labrador !...

Hergé répéterait d'ailleurs peu après moi l'aventure, à sa façon, dans son "Tintin en Amérique".

De même que Tintin avait, en imagination, parcouru la brousse du Congo et bravé les éléphants, les léopards, les rhinocéros, les crocodiles et les boas, j'avais fendu à la serpette les lianes échevelées des repaires ténébreux des politiciens belges. J'avais assailli les corrompus, je les avais mis en pièces.

Je dressais ma houppette vengeresse dans d'innombrables meetings marxistes et à la barre même des tribunaux, où j'avais exterminé les Segers et autres forbans. Je rassemblais des dizaines de milliers de "fans" et j'avais, le 24 mai 1936, raflé des centaines de milliers de



Léon Degrelle parmi ses dizaines de milliers de „fans“ (ici, après la victoire électorale de 1936).

voix aux vieux partis pourris, les tabassant jusque dans leur parlement sacro-saint. Hergé et moi étions des copains du même âge. Chacun à sa manière, nous réalisons, lui au crayon, moi à la massue, notre scoutisme: être les chevaliers du Bien terrassant le Mal !

Autre aventure similaire des deux Tintin: les prisons, cette fois-ci !

Le Tintin d'Hergé connaît, sans Milou, les cachots de la "démocratie" en septembre 1944 !

Il eût pu déjà, le 10 mai 1940, souffrir, lui, le dessinateur anti-belliciste de "L'Ouest", les incarcérations —échelonnées de la Mer du Nord aux Pyrénées— que vécut le Tintin-Degrelle de cet été-là.

Vingt et une prisons !

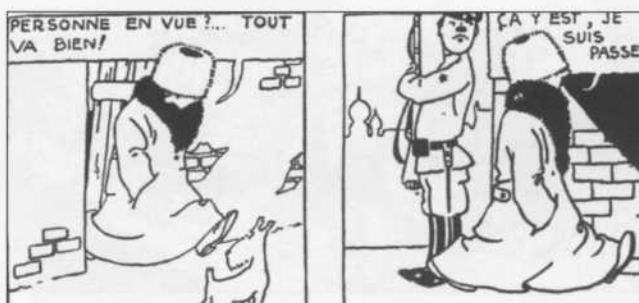
On m'avait collé dès le premier matin, en France, à Dunkerque, à un poteau d'exécution, histoire de plaisanter finement ! A Lille, on m'avait cassé dix dents en une seule nuit ! On m'avait fait boire de force mon urine à la prison de Caen ! Dans l'affolement de la fuite, on m'avait oublié, à la prison de Tours, cadenassé, sans vivres, dans une cellule où clapotait un égout défoncé. On m'avait coffré de nouveau pour me jeter dans un transport de trois cents bagnards de Poissy. On m'avait enfermé, avec dix forçats et un tonneau d'excréments, dans un souterrain de l'Ile de Ré. On m'avait enlevé du Puy-en-Velay, ficelé à la place du mort dans un corbillard. On m'avait livré, pour qu'ils me fissent un sort, à deux cents communistes espagnols enfermés dans le camp du Vernet. J'avais été délivré par trois sauveteurs miraculeux, véritablement in extremis, vêtu seulement d'un pantalon en loques, tapissé d'une barbe broussailleuse comme celle du capitaine Haddock !

Mon livre "La guerre en prison" eût tout aussi bien pu s'intituler "Tintin en prison" !


Chaque fois, le Tintin-Degrelle avait échappé à la mort imminente, comme le petit bonhomme de Hergé avait échappé mille fois aux pièges des complots, aux crocs des fauves et aux flèches des meutes de persécuteurs !

Du front de l'Est, Tintin-Degrelle avait vécu ensuite, de 1941 à 1945, des aventures encore plus haletantes que celles du Tintin-Hergé au pays des Soviets! Mais, dans mon cas, ce n'était plus inventé, comme lorsque l'ami Georges décrivait les aventures de son petit héros en URSS. Cette fois-ci c'était du vrai !

C'était Degrelle, doublure du Tintin de la jeunesse de Hergé, s'engageant comme simple soldat pour supporter le sort, dans les affres russes, des volontaires les plus déshérités. Il se débattait pendant des mois interminables d'hiver, dans des neiges horribles, par 42° sous zéro. Le rata n'arrivait plus aux postes avancés qu'en glaçons. Les œufs gelés devenaient tout gris, durs comme des pierres préhistoriques. Dès février 1942, il encaissait une première blessure. Il était nommé caporal. Puis, après de terribles combats, promu, cette fois, sergent. C'était Tintin-Degrelle devenant en mars 1942 lieutenant pour la valeur et décoré de la Croix de Fer de Deuxième Classe. Puis, deux mois plus tard, de la Croix de Fer de Première Classe, après la bataille de Kharkov.



En guerre contre les Soviets, au Front de l'Est, Léon Degrelle n'a rien à envier à Tintin au pays des Soviets...

Fernspruch - Fernschreiben - Funkspruch - Blinkspruch					
		Nr. 7834		Beauftragter	
Dermerbe: Angenommen oder aufgenommen von: _____ Tag: _____ Jahr: _____ durch: _____		an: _____ Tag: _____ Zeit: _____ durch: _____		Folie: _____	
Abgang Tag: _____ Jahr: _____		Der Reichsführer-# Adjutantur Dat. 26 AUG 1944 Tagebuch-Nr. 3524/44		Bestimmte Stelle Dringend.	
+---SBD--- HMIX 14 898/900 25.8.1944 2030.--					
NACHR.: REICHSFUERER SS HIMMLER FELDKOMMANDOSTELLE.--					
--BETR.!-- VORSCHLAG ZUR VERLEIHUNG DES EICHENLAUBES					
ZUM RITZERKREUZ DES EISERNEN KREUZES AN SS-STUBAF.					
DEGRELLE, 5.SS-PZ. BRIG. "WALLONIEN"---					
FEINDANGRIFF 23.8.1944 AN DER FRONT SUEDEWESTL. DORPAT MIT					
SCHWERPUNKT GEGEN ESTNISCHE VERAENDE FUERTE ZU DEREN					
VOELLIGER AUFLÖSUNG. GESAMTE SUEDEWEST- UND WESTFLANKE					
DORPAT WAR OFFEN UND NUR DURCH ALARMEINHEITEN VON					
GERINGEN KAMPFWERT BESETZT. SS- STUBAF, DEGRELLE, DER					
Fernspruch Nr. _____ Tit. _____ Don _____ Ra _____ Tag _____ Zeit _____					

Télégramme du Maréchal Schoerner au Reichsführer SS Heinrich Himmler proposant d'accorder les Feuilles de Chêne à la Croix de Chevalier de la Croix de Fer au SS-Sturmbannführer Léon Degrelle.

En septembre 1942, il parvenait en haut des pics du Caucase; dans les pluies trépidantes de l'automne. Il avait été alors, comme tous ses camarades wallons, coupé de tout contact par les tempêtes, se nourrissant de la viande noirâtre des chevaux crevés, échoués aux courbes des torrents. Il avait été atteint par un obus tombé à quatre-vingts centimètres de lui, l'œsophage huit fois lacéré, le ventre blessé sur dix-sept centimètres. En février 1943, nouvelles aventures: à Tcherkassy, devenu Commandeur de la SS Brigade d'Assaut Wallonie, il avait enfoncé, après dix-sept jours et dix-sept nuits d'empoignades hallucinantes —et quatre blessures !— la boucle infernale des trois cent mille Soviétiques qui encerclaient onze divisions européennes au bord de l'anéantissement.

Hitler le faisait amener le lendemain même, dans son avion spécial, du front d'Ukraine à son Quartier Général de Prusse Orientale et lui accrochait au cou le Collier de la Ritterkreuz ! Jouer ainsi au Tintin pour de vrai, c'était champion !

Six mois plus tard, en août 1944, autres exploits. En Estonie, cette fois ! Tintin n° 2 sauvait, une deuxième fois, le front de l'Est rompu. Le Maréchal

Schoerner, Commandant en chef le Groupe d'Armées du Nord, télégraphiait à Himmler: "C'est à Degrelle qui a déjà maintes fois fait ses preuves de soldat et d'officier dans des moments difficiles, que revient le mérite décisif d'avoir empêché le 23 août que la ville extrêmement importante de Dorpat ne tombe aux mains de l'ennemi. Cette action également décisive pour la poursuite des combats porte la marque d'une volonté de combat unique en son genre."

Une deuxième fois, un avion spécial était venu pêcher Tintin-Degrelle sur le champ de bataille. Cette fois-ci, Hitler lui avait remis les fameuses Feuilles de Chêne, la Croix Allemande en or, la Médaille d'or des blessés et l'insigne en or du combat rapproché, qui ne fut accordé pendant la guerre qu'à onze soldats, pour plus de cinquante combats directs officiellement catalogués ! Le Grand Patron le serrait dans ses bras, déclarant: "Si j'avais un fils, je voudrais qu'il fût comme vous !"

Il y eut d'autres affirmations explicites de Hitler, que "France-Soir" publia. le 11 janvier 1973, dans un article intitulé "La mort de Bormann". Martin Bormann, qui périt le lendemain de la mort du Führer et avait été un de ses trois derniers compagnons, a expliqué, avant de périr lui-même, au médecin SS Dr Stumpfegger ce que le chef du Troisième Reich lui avait avoué peu avant de se suicider: "Le Führer avait exprimé son regret de ne pas avoir confié le commandement de ses troupes à Léon Degrelle" ("France-Soir", 11 janvier 1973). La dernière pensée de Hitler, confiée à Bormann, apporte une preuve assez étonnante de l'évolution européenne du chef du Reich, qui n'eût pas trouvé anormal qu'un non-allemand commandât ses armées comme l'avait fait jadis le Wallon Tilly de 't Serclaes, à la tête des armées germaniques, à la Montagne Blanche, lors de la Guerre de Trente Ans.

Maintes fois, en 1944 et 1945, le Führer avait dit qu'il voyait en Degrelle, si celui-ci survivait au front, le futur chef politique de l'Occident. C'est dans cet esprit qu'il faut comprendre la mission confiée par Hitler à Léon Degrelle à Paris en 1944, lorsqu'il vint expliquer, au Palais de Chaillot, à dix mille Français, au Gouvernement de Pierre Laval et à l'Ambassade du Reich, l'avenir de l'Occident dans l'Europe en création. (A rapprocher de la déclaration du philosophe allemand le Comte de Plattenberg: "Les Belges, dans leur Histoire, ont eu deux chances: Charles-Quint et Léon Degrelle")...



„SI J'AVAIS UN FILS, JE VOUDRAIS QU'IL FÛT COMME VOUS...“
Le Führer remet la „Ritterkreuz“ à Léon Degrelle, le 20 février 1944 (seuls 28 Waffen SS européens en sont titulaires).

Les derniers mois de guerre au Front de l'Est avaient été menés au long de mille kilomètres de la Mer Baltique, du Golfe de Finlande jusqu'à la rade de Copenhague. Combats d'un acharnement inouï, en Prusse Orientale, sur l'Oder, à travers toute la Poméranie ! La moitié des morts de la Division Wallonie —afin de maintenir encore les Soviétiques le plus éloignés possible de la Belgique— étaient tombés au cours de ces batailles du désespoir. La plupart des blessés étaient atteints par des grenades soviétiques jetées à ras le sol; arrachant les organes sexuels réduits en bouillie, ou déboîtant la mâchoire inférieure, d'où pendait une longue langue bleuâtre, gluante de caillots de sang...

Au moment où les Alliés avaient été sur le point de fermer leur nasse, une centaine des derniers survivants étaient parvenus, une semaine avant la fin des hostilités, à se faufiler entre Anglais et Russes et à atteindre le Danemark. Là, première capitulation du Reich ! Une nouvelle fois, renouvelant les escamotages de Tintin, je m'étais extrait de la tenaille déjà refermée, j'avais pu parvenir à une barque à la côte, rejoindre un dragueur, face à la Suède, atteindre, à travers des centaines de kilomètres de mer jonchée de mines, le dernier front anti-soviétique qui subsistait, celui de Norvège. Mais le 7 mai 1945, à 14 heures était tombée, sur un petit poste de radio, la nouvelle fatidique: capitulation partout !

Etait-ce, pour de bon, fini ?...



„Vous m'avez donné tant d'inquiétude“: Adolf Hitler remet les Feuilles de Chêne en argent et l'Agrafe en or des combats rapprochés à Léon Degrelle, le 27 août 1944 (seuls trois Waffen SS non-Allemands ont reçu les Feuilles de Chêne).

Mais non ! Pour un Tintin, rien n'est jamais fini ! Je n'entendais, en aucune façon, tomber dans les mains de Staline, ou de ses alliés, spécialistes des Pompes funèbres !

Un avion était abandonné à l'arrière du dernier champ de bataille. C'était un bi-moteur Heinkel, qui avait appartenu au Ministre Speer. Des hommes décidés pouvaient encore se hisser dedans. Ce serait le dernier raid de la guerre que tenterait un avion du Reich.

Mais où aller ? En Islande? Alors, c'était tomber chez les Américains !

En Espagne? Mais il manquait normalement au Heinkel de l'essence pour pouvoir franchir les cent cinquante

derniers kilomètres ! Tant pis ! Il fallait risquer le coup ! A minuit moins vingt, sans même un guide au sol, dans l'obscurité absolue, Tintin-Degrelle et ses cinq derniers compagnons allaient tenter une nouvelle —et peut-être dernière— aventure !

La nuit du 7 au 8 mai 1945, l'Europe, jusqu'aux Pyrénées, était occupée par les vainqueurs. La capitale de la Norvège, qu'il fallait traverser avant d'atteindre le Heinkel, était ce soir-là dans une prodigieuse effervescence. Qu'allait-il se passer? Où Tintin avait-il jamais connu personnellement pareille équipée ? Des milliers de grands garçons sportifs et de splendides filles blondes caracolaient en fête dans les rues. Dans ma petite Volkswagen, Feuilles de Chêne au cou, je portais toujours mon uniforme de Commandeur de Division de la Waffen SS. S'il fallait périr, je voulais que ce fût fièrement, à l'ordonnance ! Mais comment traverser intact cette ville en folie? La voiture avançait à petits coups parmi la cohue. La ruée humaine était joyeuse. Pour rester dans le ton, je saluais de la main les belles Walkyries, plus réjouies que belliqueuses. J'arrivai ainsi sans trop d'accrocs jusqu'à un pré obscur où le Heinkel était immobilisé. Pour lui, la guerre n'était pas finie. La vraie aventure allait commencer.

A vingt-trois heures quarante minutes, aussi lesté que Tintin, j'avais pu bondir dans l'avion avec mes cinq derniers casse-cou. Je décollai à toute vitesse sur l'herbe et disparus en quelques secondes dans le noir de la nuit.



Le Heinkel 911 d'Albert Speer, ministre de l'Industrie du Reich.

Je risquais tout, préférant n'importe quelle mort à une reddition. Peut-être y avait-il deux ou trois chances sur cent de ne pas être abattu en cours de route par les canons anti-aériens des Alliés, toujours agressifs malgré que la guerre fût finie...

Le Heinkel n'avait pas une autonomie de vol suffisante pour arriver jusqu'aux Pyrénées. Mais qui sait ?

En auto, lorsque le voyant marquant la fin du réservoir d'essence s'est allumé, souvent la voiture continue pendant quelque temps. Peut être le Heinkel tiendrait-il le coup jusqu'au bout. Sinon, bon ! On s'écraserait n'importe où dans le noir: le coup de poker serait clos proprement. C'est une joie de pouvoir choisir soi-même sa manière de mourir...



Après une extraordinaire odyssée, le Heinkel de Léon Degrelle s'écrase à l'aube du 8 août 1945, à court de carburant, sur la plage de San Sebastian.

L'avion traverserait tout le Continent, jusqu'à Paris, dans l'éclaboussement des centaines d'obus des adversaires. Leurs artilleurs donneraient en notre honneur, le plus éblouissant des feux d'artifice. C'était grandiose. Les détonations éclataient partout autour de l'appareil, comme d'immenses gerbes de fleurs blanches, dorées, écarlates. Fantastique splendeur de funérailles, s'il fallait terminer le raid en funérailles !

Mais j'avais bien calculé mon affaire. La guerre s'était terminée à deux heures de l'après-midi. Depuis lors, dix heures s'étaient écoulées, au cours desquelles les Anglo-américains avaient très certainement ingurgité des océans de whisky, de cognac et de champagne afin de noyer leur victoire dans des fleuves de félicité ! J'en étais sûr, ils viseraient de travers ! Il suffirait, pour ne pas être abattu, de survoler les campagnes à très haute altitude, hors de portée de tir, puis de plonger brusquement, lors de la traversée des grandes villes, en rasant presque les toits, les centaines de canons antiaériens de ceinture ne pouvant travailler qu'à la verticale ! Pas un projectile allié n'atteindrait la cible...

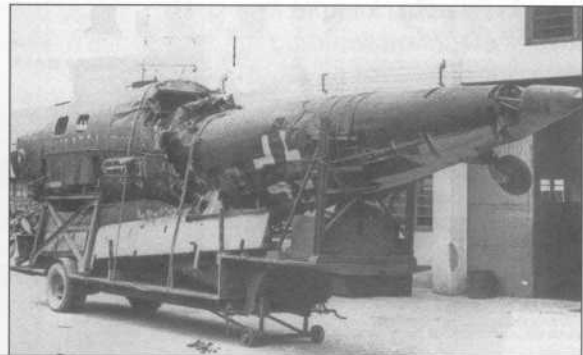
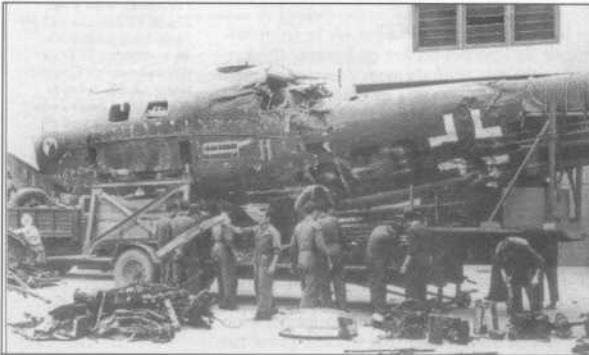
A trois heures du matin, ultime évocation de la gigantesque Croix Gammée, tracée dans le ciel de Paris par les escadres aériennes de la Luftwaffe en mai 1940, les Croix Gammées rutilantes de notre Heinkel avaient dit un adieu romantique aux deux ou trois millions de Parisiens qui s'ébattaient dans les rues de la ville en délire, sans se douter que juste au-dessus d'eux, à cent mètres peut-être, passait, pour la toute dernière fois, dans le rugissement des moteurs, l'emblème fameux d'Adolf Hitler ! Après Paris, le Heinkel avait été englouti dans la nuit totale, le pays étant noyé dans l'obscurité, tel que l'ordonnait encore le règlement de la protection contre les bombardements aériens.

Nous ne possédions qu'une boussole pour nous guider. Fonctionnait-elle correctement?... Longtemps, tant était énorme l'ombre, je crus que nous nous étions fourvoyés au-dessus de l'Atlantique. L'avion hale-tait. Allait-il tomber, essence épuisée, en plein océan ?...

Tout d'un coup, véritable coup de théâtre: Un grand bras gris était apparu, comme collé au sol. C'était, à l'ouest de Bordeaux, l'estuaire de la Gironde ! Depuis la Norvège, nous ne nous étions pas dérivés de cent mètres !



Sous la violence du choc, la carlingue du Heinkel s'est coupée en deux...



Les débris de la carlingue du Heinkel III de Léon Degrelle ont été rassemblés dans un hangar à Logrono: pour son ultime voyage, il aura parcouru quelque 2200 km en sept heures...

Plus tard, une très fine ligne, mince comme un fil d'argent, presque irréaliste, s'était dessinée au loin, coiffant des sommets. Les Pyrénées ! Le salut possible était là ! Mais le Heinkel avançait de plus en plus. L'appareil descendait, descendait ... Nous avions déjà retiré nos grosses godasses du front —trois kilos !— pour pouvoir nager dans les flots. L'avion allait-il sombrer à un quart d'heure de la délivrance ?...

Alors, brusquement, dans les premières heures de l'aube, une haute falaise noire se dressa. Il resta juste assez d'essence pour la sauter, piquer du nez vers la blancheur d'une baie. Nous nous jetâmes vers elle.

En un éclair, nous vîmes que nous allions nous briser sur un autre rocher qui soutenait, nous l'apprîmes plus tard, le palais royal de San Sebastian. Nous ramenâmes en catastrophe vers la soute les deux roues afin de freiner au maximum l'atterrissage, de toute la masse de la coque. Miracle ! Le Heinkel, ventru, rejoignit en quelques secondes le sable et glissa dessus ! A cet instant, brusquement, un moteur sauta sur un obstacle, l'avion bifurqua, fonça dans la mer, s'abîma à cent mètres, au ras des flots. Nous avions de l'eau, exactement jusqu'au gosier. Mais la pointe d'une aile surnageait. De ma seule main encore valide, je m'y accrochai. Que vis-je ? Sur la plage, au loin, deux tricornes luisaient ! Deux "Guardias civiles" ! L'Espagne !

Béni était le dieu de Tintin, nous étions sauvés !

J'étais blessé grièvement. Cinq fractures ! Et l'épine dorsale salement tassée. Si bizarre que cela puisse paraître, ce fut le tout grand coup de la chance ! Car si je m'étais abattu intact dans la fraîcheur de l'eau du petit matin, les autorités espagnoles m'eussent aussitôt prié d'être assez aimable pour aller me faire pendre d'ailleurs !

J'allais rester longtemps coincé dans une sorte de lourd carcan de plâtre, du cou jusqu'au pied gauche. J'étais, pour des mois, intransportable où que ce fût. A la fin de juillet 1945, une ambulance fut envoyée à l'hôpital militaire Mola de San Sebastian pour m'emmener à Barcelone où l'on me confierait à l'avion qui ramènerait le président Laval aux Alliés. Mais quoi, l'on ne pouvait pas m'emporter en pièces détachées ! L'ambulance repartit à vide.



Léon Degrelle à l'hôpital de San Sebastian: ce sont ses graves blessures qui, en l'empêchant d'être livré aux autorités belges, lui sauveront la vie...

Comme disaient mes soldats "Chance Degrelle, chance éternelle". A cette chance-là, hautement Tintinesque, le travail ne manquerait pas !

On va le voir.

Au pays des 100.000 arrestations

Au lieu de risquer d'être carbonisé dans les débris d'un avion qui pouvait, presque à coup sûr, être abattu par les Alliés la nuit du 7 au 8 mai 1945, pourquoi le Tintin-Degrelle n'était-il pas venu, à l'heure de la Capitulation du 7 mai 1945, se présenter tout simplement aux Alliés occidentaux ?

Qu'on fût d'accord ou non sur sa décision de lutter au Front de l'Est contre les Soviets, il avait combattu bravement, risquant cent fois sa peau pour ce qu'il estimait être un idéal. En soi, c'était respectable. Normalement, entre gens d'honneur, le vainqueur salue l'adversaire courageux qui, le cœur et les mains propres, n'a pas eu la même chance que lui.

Mais en 1945, il n'était plus question d'honneur, sinon de haine. En 1940 déjà, il s'agissait d'une guerre de religion ("crois en la démocratie, ou meurs !"). J'avais alors déjà failli périr sinistrement, sans explication quelconque. Mes vingt et un compagnons de cellule, absolument inconnus de leurs bourreaux mêmes, avaient été massacrés, comme des bêtes, le 21 mai 1940 à Abbeville. Tragique avertissement ! Je n'allais pas, le 8 mai 1945, me faire piéger une deuxième fois.

Sans cette expérience lancinante de mai 1940, je me fusse présenté le front haut, à l'heure de la capitulation générale, aux troupes alliées de l'Ouest. Je ne m'étais même pas battu contre elles, mais, exclusivement, contre les Soviets.

Déjà, depuis septembre 1944, la presse belge débordait de récits sauvages des persécutions auxquelles étaient soumis les Rexistes restés au pays. Nul d'entre eux n'avait même pu s'expliquer honnêtement. Cent mille braves gens avaient été rossés, tabassés, enfournés à douze ou quinze en même temps dans des cachots d'infamie. Aux petits matins, dans les casernes et dans les préaux des prisons, résonnaient les salves de pelotons d'exécution. Je savais à l'avance qu'à peine livré, je serais assassiné.

Je voulais bien mourir, mais après avoir dit leurs quatre vérités aux lâches de 1940-1944 qui, une fois la guerre gagnée par d'autres, s'étaient improvisés bourreaux, aveuglément omnipotents.

Pour pouvoir dire un jour le vrai, il fallait momentanément survivre. D'où l'aventure folle —et réussie— du vol Norvège-Espagne la nuit qui suivit la fin de la guerre. Et la vieille chance qui avait fait de moi, dans mon avion coupé en deux morceaux, le grand blessé qu'on ne pouvait plus, du moins provisoirement, livrer à des persécuteurs impatients.



Jugement du mercredi 27 Décembre 1944.

Le Conseil de Guerre présidé par M. Michlisen a statué sur le cas de Léon DEGRELLE, sur le réquisitoire de M. l'Auditeur Militaire Couturier.

Sept infractions sont retenues :

- 1-Avoir porté les armes contre la Belgique et ses Alliés.
- 2-Avoir fourni aux ennemis de l'Etat des secours en soldats et en hommes.
- 3-Avoir participé à la transformation par l'ennemi d'institutions légales.
- 4-Avoir formé un complot dont le but était d'exciter à la guerre civile.
- 5-Avoir levé ou fait lever des troupes armées sans y être autorisé par l'Etat.
- 6-S'être mis à la tête de bandes armées pour s'emparer des deniers publics, propriétés, places, villes; appartenant à l'Etat.
- 7-Avoir créé des milices privées ou d'autres organisations particulières dont l'objet est de recourir à la force ou de suppléer l'armée ou la police.

Réquisitoire très bref de M. l'Auditeur Couturier : depuis 1941, Léon DEGRELLE recrutait des hommes pour une Légion combattante et a institué les Gardes Wallonnes qui devaient exercer des fonctions de surveillance qui sont en principe confiées à l'armée. Il a fourni des secours en hommes et en main d'oeuvre, créé un bataillon féminin de la Croix Rouge et un Service Agricole destiné à envoyer des belges en Prusse Orientale.

Il a favorisé la politique de l'ennemi en mettant dès le 1-1-1941 son Parti au service de la politique Nationale-Socialiste.

En mai 1941, il a fait un accord avec le V.N.V. pour partager le paysen deux communautés distinctes. Plus tard, il a développé le thème de l'intégrat dans le Reich de la partie wallonne, qu'il disait d'origine germanique, et de l'annexion par l'Allemagne, de la Belgique ou d'une partie de la Belgique.

Il a préparé la guerre civile en créant des bandes armées pour la conquête du pouvoir, la Garde Wallonne et la Légion Wallonne devant accomplir la Révolution Nationale Socialiste.

Léon DEGRELLE a été condamné à mort par fusillade à Saint-Gilles.

Dans un délai de six mois, s'il n'a pas été fait opposition au jugement, DEGRELLE sera déchu de la nationalité belge.

La condamnation à mort de Léon Degrelle, le 27 décembre 1944: un modèle de justice expéditive qui, sans avoir entendu l'accusé, lui reproche de préparer une guerre civile qui faillit bien éclater au même moment par l'action des „résistants“ communistes...

Mais les autres, empilés dans mille geôles, au pays, que devenaient-ils? La hâte d'en finir avec eux était telle qu'à peine les Alliés entrés en Belgique, en septembre 1944, la chasse à l'homme avait commencé. Hergé s'était vu coincé, comme cent mille autres Belges raflés comme des rats. Pour ces traqueurs de gibier humain, nous étions tous, indistinctement, des criminels avérés.

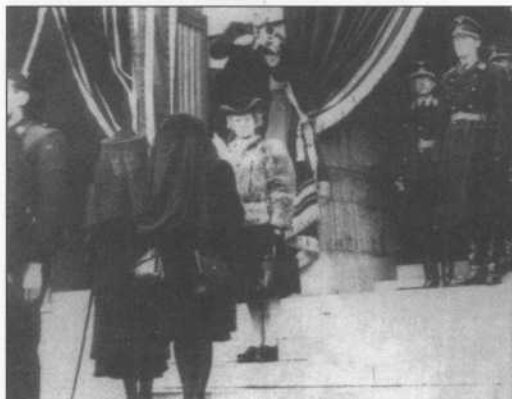
Moi le premier ! A toute vitesse, lors de l'offensive du Maréchal Von Rundstedt à la mi-décembre 1944, un Tribunal belge d'exception m'avait, en quelques quinze minutes, par coutumace, condamné à mort. Sans citation, sans dossier sans avocat ! Avec des attendus d'une insanité presque risible. Une douzaine de lignes en tout.

Mes "crimes de guerre" ? Quels "crimes de guerre" ?

Je n'en avais commis aucun. Tout ce qu'on écrivit à l'époque là-dessus n'était que mensonges et bobards. On m'avait notamment collé sur le dos l'exécution, le 18 décembre 1944, de maquisards pincés en Ardenne, à Bande. Or ce jour-là, cent journaux l'établissaient, je parlais à Vienne à une grande assemblée de la presse internationale ! Pour m'accabler, la Commission des Crimes de guerre se rendit sur place. Elle dut bien reconnaître que c'était une unité d'Alsaciens de la Wehrmacht, commandée par un suisse francophone, qui avait mené cette opération ! Elle publia, dans une brochure officielle, ses conclusions, me mettant complètement hors jeu. Parfait. Mais pas un seul journal belge n'en fit jamais état. Le crime fut mis au garage.

J'avais aussi, affirma la presse dans de gros titres, liquidé, la nuit du nouvel an de 1944, un bourgmestre de la banlieue de Bruxelles qui portait le nom champêtre de Pêtre. Or j'ignorais même qui était le Pêtre en question. Il fallut attendre un conseil de guerre, en 1947, pour que celui-ci reconnût ma totale innocence: C'étaient trois flamands de l'organisation DeVlag qui avaient procédé à cette exécution, et qui le reconnaissaient.

On m'attribua encore la fusillade de trois Bouillonnais (Bouillon, mon pays !). Ceux-là, sans que j'ai eu la moindre idée de leurs déplacements, avaient (je ne l'appris que trente ans plus tard) été incarcérés à Neufchâteau, puis à Arlon. Enfin, voyage presque incompréhensible,



Funérailles de Prosper Teughels, bourgmestre de Charleroi, assassiné par des „résistants“ dès novembre 1942. Victor Mathijs, chef a.i. de Rex, suit la famille: il sera lui-même exécuté en 1946...

ils avaient été ramenés près de Bouillon, au seuil d'un bois. D'après les Feldgendarmes qui les accompagnaient, les trois suspects devaient leur signaler l'entrée forestière par où débouchaient des gens du maquis. Au lieu de cela, ils avaient, paraît-il, voulu s'enfuir et s'étaient fait abattre alors qu'ils avaient déjà franchi quinze mètres vers les fourrés. Explication exacte ou non, les feldgendarmes allemands, au lieu de camoufler cette exécution, s'étaient rendus aussitôt à la Gendarmerie de Bouillon afin de mettre leurs collègues belges au courant de l'événement. De moi, il ne fut pas question une seconde. J'étais d'ailleurs, ces jours-là, à Paris ! Après la guerre, les feldgendarmes allemands furent retrouvés dans leur pays et extradés en Belgique; on les traduisit en conseil de guerre à Dinant.



Ce n'est pas honorer les trois victimes de Bouillon que d'attribuer leur mort à une personne étrangère à leur destin mais à qui l'on veut nuire par principe. Aujourd'hui de lourds barreaux tentent de protéger le mensonge...

C'était l'occasion unique de ressortir mon cas si celui-ci, dans cette affaire, avait eu une base quelconque. On s'en garda bien. Mon nom ne fut même pas évoqué. Les feldgendarmes allemands furent condamnés à mort et exécutés.

Il n'empêche qu'à l'endroit où périrent ces pauvres Bouillonnais, une plaque commémorative explique aux passants qu'ils ont été exécutés "par la Gestapo sur ordre de Léon Degrelle". Quatre fois, la plaque a été détruite par des visiteurs scandalisés. On l'a remplacée hâtivement, chaque fois, avec un zèle rageur. Dans mon exil lointain, je ne puis que plaindre de tout cœur ces trois compatriotes morts, je ne sais encore pourquoi, en ce mois de juillet 1944, comme j'ignore encore complètement ce qui a pu se passer au long de leur périple Neufchâteau-Arlon-Bouillon. En ce qui me concerne à cette époque, j'avais quitté mon cher pays natal pour toujours. Dans cette affaire, jamais la moindre inculpation ne fut lancée contre moi, ni la moindre recherche envisagée. Mais la plaque reste là, ignoblement accusatrice.

Je ne serais jamais, par la suite, inculpé, où que ce fût par qui que ce fût, d'un méfait de guerre quelconque. Pas même par les Soviétiques (comme l'a vérifié méticuleusement la chaîne française FR3, avant de passer commande au cinéaste et scénariste de bandes dessinées Jean-Michel Charlier de deux films sur ma vie). J'avais été un soldat, un soldat courageux, et je n'avais certes pas à en rougir.

Alors, en dehors des racontars d'alors, tous dégonflés aujourd'hui, qu'avait-on trouvé ? On m'avait condamné pour avoir lutté "contre un Allié de la Belgique". Qui était ce fameux Allié ? C'était Staline !

Il est presque drôle aujourd'hui de devoir reconnaître qu'une telle amitié soviéto-belge —avec le plus grand assassin du siècle !— ait été alors invoquée à ma charge par des magistrats de service ! C'était, au surplus, tout à fait grotesque, car, en mai 1941, donc trois mois avant le départ de la Légion Wallonie pour le Front de l'Est, Staline s'était comporté tellement en Allié de la Belgique qu'il avait flanqué l'ambassadeur belge à la porte de Moscou, rompant toutes relations diplomatiques avec le gouvernement belge de Londres !

Dans mon aventure, les côtés drôles n'ont jamais manqué. Commandeur, à l'automne de 1944, d'une Division de Waffen SS, j'étais encore —imaginez-vous cela !— député de Bruxelles ! Et le député alors élu par le plus grand nombre de "voix de préférence" de toute la Belgique ! J'eusse pu apparaître brusquement au Parlement Belge, en uniforme du Front de l'Est, la Ritterkreuz et les Feuilles de Chêne au cou ! Il n'y avait plus malheureusement, en septembre 1944, de train Berlin-Bruxelles me permettant de surgir ainsi au Parlement belge. Vous imaginez la stupeur des "honorables" collègues ! Mon absence fut, en tout cas, un coup dur pour les photographes de presse !

Je ris. Mais au fond, je devrais pleurer car ma chance, ce sont mes malheureux parents qui allaient la payer à ma place...



Arrêtée en 1945, la Maman de Léon Degrelle, 79 ans, fut traînée de prison en prison et mourut de chagrin et d'épuisement le 28 octobre 1947. Son époux ne lui survécut que quelques semaines: son cadavre nu fut montré à ses enfants à la prison de Saint-Gilles le 11 mars 1948.

M'ayant manqué, les coupeurs de têtes de la Libération se rueraient sur ces deux vieillards, presque octogénaires, de même que sur ma jeune femme, sur mes cinq enfants —une de mes fillettes, Marie-Christine, de huit mois, serait, pendant quelques semaines, la plus jeune internée du monde !— sur mes sœurs, sur mes beaux-frères (mon frère avait été assassiné), sur la tribu de mes neveux et nièces.

Ma mère serait jetée, jusqu'à la veille de sa mort, dans une cellule affreuse où cinq prostituées s'enfongaient une carotte

dans le bas-ventre pour se maintenir en état ! Il lui fallut supporter ces spectacles jusqu'à peu avant son trépas. Elle ne verrait même jamais un juge. De quoi eût-on bien pu l'accuser, sinon du crime de maternité ! Elle mourrait pour expier ce forfait, après deux ans de souffrances indicibles.

On retrouverait d'autre part, trois mois après, le cadavre nu de mon père dans une cave de la prison de Saint-Gilles.

Quant à mon beau-frère Charles Raty, simple directeur comptable, il fut torturé cent fois. L'aumônier de la prison de Saint-Gilles le retrouverait, un petit matin, étendu dans son cachot dans une énorme flaque de sang. Des voisins de cellule l'avaient entendu lancer des appels au secours. Nul gardien, bien sûr, n'avait répondu à son ultime appel. Ma femme, qui n'était pas belge, mais citoyenne française, et qui n'était même pas membre du mouvement rexiste, écoperait, elle, de dix ans de travaux forcés ! Mon petit garçon, mes quatre fillettes ne sauraient même plus pendant quatorze ans, si leur père était encore vivant ! Sur les quelques photos de famille que la police avait, à regret, laissées à ces enfants, on avait soigneusement découpé un rectangle: celui où, avant, ma tête apparaissait ! Mes sœurs, toutes mères de famille nombreuse, resteraient emprisonnées pendant des années. Mes neveux et nièces seraient dispersés dans tous les sens, sauf les moins jeunes (seize ans !) qui seraient eux aussi incarcérés !



Le Papa de Léon Degrelle au cours de son „procès“ (30 mai 1947). „La Lanterne“ iitra: „Il s'en tire avec 8 ans de prison. C'est un vieillard chancelant secoué de sanglots que la Justice a frappé.“

Quant à nos biens, notre belle propriété de la Drève de Lorraine, ancien pavillon de chasse de Charles-Quint, nos admirables meubles anciens rassemblés avec un goût exquis par ma femme, mes incunables, mes épées de Napoléon, mes primitifs flamands, mes tapisseries, la galerie des gloires de la Grande Bourgogne, mes dix mille cartes géographiques coloriées à la main, du XVIème et du XVIIème siècles, impeccables dans leurs reliures authentiques, tout fut imbécilement volatisé.

Rien ne réapparut jamais. Où ces trésors d'art ont-ils bien disparu? On compléta le brigandage en me collant au hasard une amende de cent millions de francs belges !

Pour finir, on démolit, pierre par pierre, ma maison natale à Bouillon, et on édifia sur le terrain purifié... un palais de justice ! Une histoire de fous ? Non, une histoire authentique, que les touristes vérifient chaque jour d'été, depuis les berges de la Semois, qui longe la vieille propriété de mes parents.

Jadis, les chefs vaincus étaient traités avec courtoisie. Avoir perdu son combat est déjà une souffrance, très cruelle en soi: avoir vu s'évanouir tous ses rêves, n'être plus que l'errant de l'espérance perdue ! Le vainqueur de Bréda (25 mai 1635), immortalisé dans l'admirable tableau de Vélasquez au Prado de Madrid, tendait, ému, ses bras vers l'adversaire qui lui remettait, consterné, son épée désormais inutile. Tout dans le regard de l'Espagnol qui l'accueillait était affection et compassion. Nos vainqueurs à nous, en 1945, n'étaient que des brutes inhumaines: on incarcérait en vrac, on assassinait; quand on ne pouvait pas saisir le fils, on faisait périr la mère...

"Affreux ! Affreux !", répéterait épouvanté, notre cher Hergé.

Au fond, je préfère mille fois, aux gros plaisirs dont ont joui nos bourreaux, toutes les douleurs que nous avons subies dans les détresses de l'exil. Un grand idéal a donné un sens à nos existences. Nous avons, nous au moins, vécu noblement.

Les autres, nos persécuteurs, sont presque tous morts à cette heure. Quelles ont bien pu être leurs dernières pensées ? De la honte ? D'ultimes bouffées de haine ?... Finalement, je les plains. Ils ont raté leur vie.

Les mêmes fureurs, aux derniers jours de la guerre, s'étaient abattues sur nos soldats. Ces garçons avaient sacrifié quatre ou cinq de leurs plus belles années pour aider à la résurrection de leur pays. S'étaient-ils trompés dans leur don ?... Mais même, s'ils avaient erré, leur sacrifice avait été pur, désintéressé, leur idéal avait été absolu. Ce sacrifice, on le bafoua. On enfourna ces jeunes héros, par milliers, pour de longues années, dans des prisons sordides, ou on les envoya extraire du charbon à mille mètres sous le sol au Limbourg, et y empoisonner à jamais leurs poumons. Le front, puis le bagne remplirent dix ans de leur jeunesse !

Au cours des premiers jours de leur retour, livrés comme du bétail par les Anglo-Américains, on en avait assassiné un certain nombre. L'un de nos soldats, appelé Paquet, fut tué à coups de barre de fer. Un autre, Gustave X., fut enfermé à la gare de Charleroi dans une niche à chien où on l'obligeait à aboyer sans répit ! D'autres avaient été éborgnés à coups de crochets de ceinturons.

Qui humiliait-on? Nos jeunes garçons, eux, se sentaient des âmes de rois près des voyous qui les persécutaient !



„La reddition de Breda“ („Las Lanzas“), par Velazquez.



Dans leur croisade antibolchevique au Front de l'Est, les Wallons ont emporté et imposé leur foi catholique.

Il y eut tout de même à cette époque un militaire belge, un homme d'honneur, un ancien Croix de Feu, combattant des deux guerres, la Capitaine Van Den Borg, pour oser s'indigner, et pour écrire sa protestation :

"Une catégorie de gens qu'on traite d'inciviques ou de traîtres sont ceux-là qui ont été combattre le Communisme au front: je dis que ce ne sont ni des inciviques, ni des traîtres. Pour ces jeunes, c'était un idéal d'aller combattre le Communisme, et je vous prie de croire qu'il fallait du courage pour combattre sous 30 ou 40 degrés au-dessous de zéro. Oui, il fallait que leur idéal soit drôlement accroché."



La réalité de la guerre: morts et blessés...

A l'image de ce soldat d'élite, un civil belge, connu dans le monde entier eut le courage lui aussi de se dresser publiquement contre ces outrages.

Qui?

Hergé ! Hergé l'universel ! Mon cher, mon vieil ami Hergé !

Dans une interview qu'il donna au journal flamand "Humo" le 11 janvier 1973, il eut le cran, martelant chacun de ses mots, de dire bien haut : "Degrelle était un homme respectable, il a été lui-même au front de l'Est, il n'y a pas seulement envoyé quelques pauvres diables. Et militairement parlant, il s'est comporté là-bas COMME UN HEROS" ("Humo", 11 janvier 1973)

Le Roi Léopold III lui-même ne parviendrait à échapper à la persécution des hyènidés de la "Résistance" qu'en choisissant l'abdication.

Un membre de la Chambre des Députés belges, le socialiste Gailly, de Charleroi, alla jusqu'à menacer de mort le Roi Léopold, au cours d'un grand meeting de foule qu'il donna à Huy. Il ne faut pas craindre de répéter, pour la honte de cette époque, les appels à la haine sauvage que lança au peuple belge ce dirigeant du parti de Monsieur Spaak. "Popol de Saxe-Cobourg verra sa tête couronnée rouler sous les coups". Il accompagna son discours de ces précisions de cannibale: "Comme cela s'est produit en 1789 et 1848, les réactionnaires seront punis à l'échafaud, et Léopold III et sa progéniture n'oublieront jamais que lors d'une révolution populaire, les têtes couronnées laissent leurs couronnes sur les escaliers de l'échafaud". Si le Roi Léopold n'avait pas cédé et abdiqué, les Gailly et autres énergomènes socialistes étaient prêts, on le voit, à faire rouler la tête du Monarque dans de la sciure de bois démocratique !

Telles furent, en 1944 et en 1945, les réactions des pseudo-libérateurs belges qui n'avaient d'ailleurs rien libéré du tout ! Ce sont les Américains, les Anglais et même quelques Polonais qui avaient "libéré" le territoire belge.

Parmi les cent mille victimes que les soi-disant sauveteurs nationaux bouclèrent, le 3 septembre 1944, et dont la foi patriotique avait outragé leurs quatre années de frousse s'était trouvé, nous le savons, humilié, insulté, fourré au trou, Georges Remi, Hergé, l'immortel père de Tintin !



Léon Degrelle se recueille devant la dépouille du sergent John Haegemans, tombé lors des combats près du kolkhoze de Tchériakov: „Semence de sang, c'est récolte de gloire“, écrivait quelques jours auparavant l'ancien Prévôt de la Jeunesse rexiste.



Défilé à Bruxelles de volontaires pour la Brigade d'assaut SS Wallonie: entre janvier et juin 1944, on ne s'engageait plus pour voler au secours de la victoire. Ils furent pourtant nombreux à vouloir empêcher la catastrophe finale...